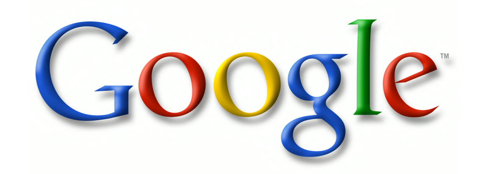


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

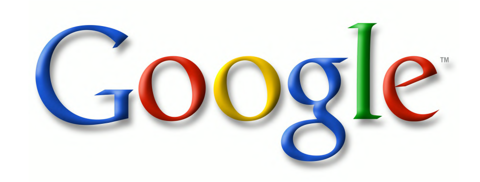
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

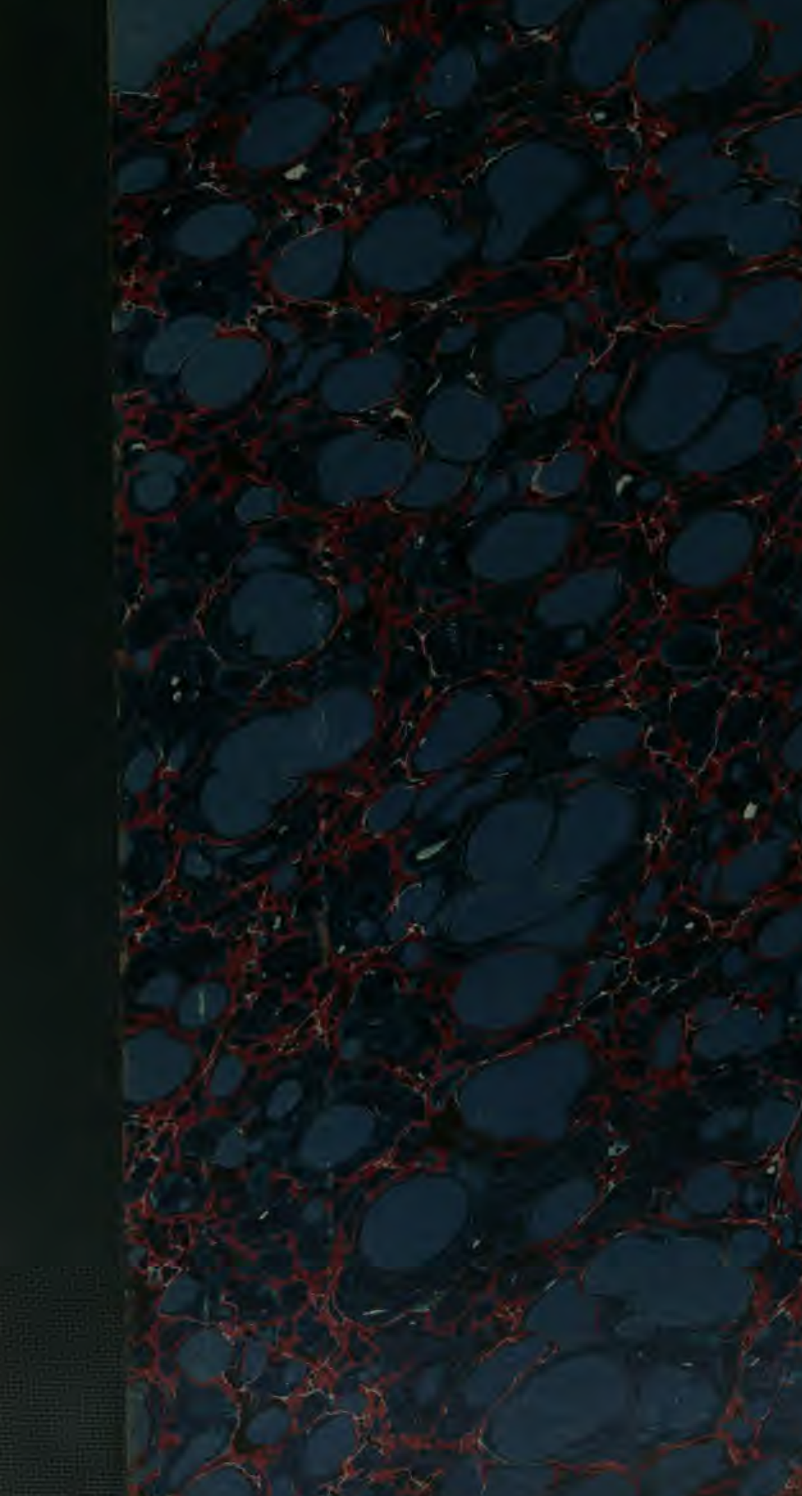
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

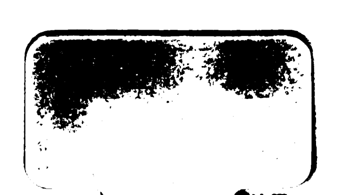
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Vet. Fr. III B. 1076



IMPRESSIONS

ET

VISIONS

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

A LA MÉMOIRE

DE

HENRI THÉNARD

CE LIVRE EST DÉDIÉ

H. C.

PRÉFACE.

Quel âge ont les oiseaux que la première flèche du jour éveille? J'entends bien leurs cris: ont-ils une voix? Les feuilles et les fleurs les entourent; ils perchent sur un rameau vert; ils se retournent dans leur nid flottant; qui saura me dire s'ils ont des ailes? Ils ne chantent pas encore, ils gazouillent! Et parmi ces choristes enivrés qui bégayent à l'envi l'hymne matinal, comment reconnaître un génie de rossignol, une destinée de fauvette, un avenir de pinson ou même une vocation de merle siffleur? Ces oiseaux sans nom ne

sont peut-être que des passereaux de bon appétit qui saluent joyeusement l'heure du déjeuner. Que le soleil monte dans le ciel, qu'un de ces merveilleux babillards s'élance dans l'air, qu'il batte des ailes et qu'il chante, nous verrons bientôt si c'est un choriste affamé, ou si c'est une fleur ailée et vivante du paradis d'harmonie.

Dans le monde des rimeurs, comme parmi les oiseaux, je me défie toujours des gazouillements confus du matin. A vingt ans, le poëte futur n'est jamais qu'un choriste, et s'il essaye de se détacher du chœur, il bredouille ridiculement le thème commun et se perd dans le vide.

Notre siècle a pourtant connu des poëtes de vingt ans, des enfants sublimes, des fous de poésie et d'harmonie, des amoureux trop précoces de la muse et de la gloire. Il y a des époques merveilleuses, des caprices de soleil, des renversements de climats et de saisons qui improvisent du même coup sur un même arbre les fleurs et les fruits. Mais cet arbre glorieux paye chèrement ses triomphes ; il devient stérile et gourmand, il se découronne, il vieillit ou meurt tout d'un coup après avoir langui quelques saisons dans les ennuis et les rages de la stérilité.

J'aurais bonne opinion d'un volume de poésies qui ne craindrait pas de débuter par ces mots : « Après trente ans ! »

Ce volume existe, il est là, sous mes yeux, signé d'un nom que j'aime : IMPRESSIONS ET VISIONS, PAR HENRI CANTEL.

Impressions et visions! le titre est heureux; il résume, ce me semble, toute une poétique instinctive ; il fait pressentir chez le poëte une physionomie d'âme et d'esprit, quelque chose de distinct et de particulier dans l'imagination.

L'épigraphe du livre ajoute encore à ce mystérieux attrait. Elle fait songer aux *Nuits attiques;* elle rappelle aux lettrés qui ne haïssent pas ce que les pédants ont nommé littérature de décadence, elle leur rappelle une chose toute frémissante et toute aérienne, la colombe d'Archytas. *Aurâ spiritûs inclusâ atque occultâ concitum ;* cela ne se traduit pas, cela se respire au vol, et cela ravit. Par son épigraphe et son titre, par ces mots charmants et sacrés, le poëte met le lecteur en état de grâce avant de lui ouvrir le sanctuaire de la poésie.

Ah ! tant pis pour les profanes! tant pis pour les vaudevillistes et les financiers! Ils ne comprendront rien au titre, et rien à l'épigraphe. Ils ont l'esprit de la rue, ils ont l'argent de la Bourse, ces deux royautés du nouveau Paris ; ils ne comprendront pas, vous dis-je : car ce n'est pas pour eux que ce livre a été amoureusement rêvé, amoureusement écrit. Et pour qui donc a-t-il été fait, ce livre nouveau dont je parle

avec cette vive sympathie d'initié qui est toujours mêlée, je le sais, d'un peu de fierté dédaigneuse?

Pour qui? pour ceux qui devinent et chérissent les mystères du monde aristocratique de l'esprit; pour ceux qui voient clairement que nos sens ont une âme; et que notre âme a des sens; pour ceux qui pensent avec les magiciens du vieux temps qu'on peut faire de l'or à huis-clos avec un rayon de soleil; pour ceux qui distinguent l'ombre de la terre dans la lune, comme les astronomes; pour ceux enfin qui savent comprendre à demi-mot comment dans une nature poétique l'Impression semée, enfouie, oubliée peut-être, germe tout-à-coup, se transforme et devient Vision.

Le livre de M. Henri Cantel, aux yeux d'un critique distrait ou d'un lecteur frivole, ne présentera d'abord que deux qualités et deux défauts : une limpidité parfaite, une constante harmonie dans la forme; une sensualité débordante et une variété quelque peu fortuite dans le fond. Les deux qualités sont réelles, mais les deux défauts ne sont qu'apparents. Oui, la poésie de M. Cantel a souvent le charme d'une clarté pénétrante et sonore; oui, la sève de la pleine jeunesse y court librement, et l'on sent qu'elle percerait l'écorce, si elle n'était contenue par les lois inviolables du mouvement rhythmique. L'amour chante sans remords son cantique des cantiques; la volupté règne,

et, ce qui est plus grave, le plaisir vainqueur ou vaincu jette hardiment sa note stridente.

Est-ce à dire pour cela que M. Henri Cantel soit un poëte matérialiste, et, tranchons le mot, sensualiste? Parce qu'il s'écrie dans sa gracieuse pièce à Alfred de Musset : « Il faut aimer, il faut chanter, » faut-il en conclure tout de suite que l'auteur des *Impressions et Visions* n'a pour règle de conscience que la morale des oiseaux ?

Un sentiment très-marqué de spiritualisme poétique se révèle au contraire, de page en page, dans ce volume dont on pourrait dire justement, en variant à peine la vieille formule scolastique : « *Nihil est in sensu quod non sit continuò in intellectu.* »

Je connais tel docteur en vers qui, chantant lourdement le monde immatériel, est par ce seul motif cent fois plus matérialiste que les poëtes voluptueux de la Grèce ou de Rome, avec leurs sens frémissants comme le feuillage, avec leur chair lumineuse et transparente comme celle des dieux. Ici, de même que chez les Latins et les Grecs, l'imagination purifie le mirage des sens ; tout se vaporise, tout monte, tout s'envole de terre : il y a toujours de la lumière en haut !

Rien ne force le poëte à rimer sa doctrine morale et sa foi. Il me suffit de sentir en le lisant que le seul mouvement de sa poésie me détache de ce monde, me porte naturellement par delà les nuages, vers les

régions d'harmonie idéale où l'écho violent d'un cri de la chair devient une pure vibration de l'âme sereine. Tant mieux pour M. Henri Cantel, s'il est sensualiste comme la nature ou comme la poésie grecque, ou même comme un Français de l'Attique, comme André Chénier.

Quand il a reçu ses impressions, et quand il les a exprimées, le poëte ne pensait guère à les conformer aux dogmes du spiritualisme. Comment se fait-il pourtant qu'une même idée, semblable à une obsession, reparaisse sans cesse dans les pages du livre où l'auteur semble le plus enivré de la fumée des sens? Qu'on lise avec attention les pièces intitulées le *Château de l'âme*, la *Gloire du sommeil*, *Primavera*, *Panthéisme*, la *Bacchante*, *Promenade nocturne*, et tant d'autres qu'il est inutile de citer. On verra que l'idée fixe du poëte est exactement celle-ci: dépouiller le vieil homme et revêtir le nouveau, se transformer sans cesse à l'exemple de la nature et de l'humanité par les crises inévitables des époques et des saisons.

Ce besoin de métamorphose, cette foi à la rénovation, cet appel répété au sommeil père de la force, à la mort source de la vie, au rêve qui rachète la réalité, qu'est-ce autre chose que le sentiment absolu de l'âme immortelle? A sa *Bacchante* elle-même (et ce vers m'a frappé comme un éclair), à sa bacchante inclinée sur la coupe de l'ivresse, M. Henri Cantel, enivré de-

son idée fixe, adresse malgré lui cet étrange conseil :

Bois à longs traits le vin de l'immortalité.

N'y a-t-il pas là une révélation? Quel amer dégoût des ivresses passagères! quelles lassitudes morales de l'âme, humiliée par les vils déboires du plaisir! M. Henri Cantel a une telle sincérité dans ses impressions, et je dirais presque une telle naïveté de conscience, qu'en ces moments de généreuse honte, il est tout prêt à grimper doucement comme la brebis égarée sur l'épaule du bon Pasteur. Oui, en vérité, ce prétendu sensualiste passera volontiers, la tête basse, le col ployé, le regard ému de regret et de désir, par la porte mystique du bercail.

Nous sommes ainsi fait, ô lecteur! tu nous verras alors chanter le *Cierge*, ou réciter cette petite pièce pleine d'émotion, écrite à genoux *sur un feuillet de l'Évangile*, ou chercher les stances de la belle élégie des *Mères*, ou célébrer la muse chrétienne sous les yeux de la muse profane, en invoquant le Souvenir,

Ce séraphin pensif qui console et qui pleure,

et déclarant humblement au tribunal de la pénitence, que

Le soir calmé pardonne au bonheur du matin.

Nous voilà réconcilié, ou peu s'en faut. L'innocence est bien reconquise, n'est-ce pas?

Hélas! (et c'est peut-être un bonheur pour la poésie, sinon pour la stricte morale) le poëte est à la fois le plus naïf des convertis et le plus naïf des pécheurs. Figurez-vous la blonde Madeleine, avec le cœur de Narcisse, mirant dans les eaux fugitives ses beaux yeux attendris par le repentir; figurez-vous un bandit sicilien se frappant la poitrine devant la madone; figurez-vous une abeille de l'Hymette sur le mont des Oliviers!

Après avoir chanté le *Cierge*, M. Henri Cantel s'écriera tout-à-coup sur le mode ionien :

. . . . Seule, Saphica veille!

Eh! laissons-la veiller : M. Henri Cantel fera peut-être une chose charmante avec la veille de Saphica.

Reçois donc encore une fois l'absolution, ô chrétien de l'Attique!

Ce qu'il y a de plus clair en tout ceci (voici, je crois, le moment de nous résumer), c'est que, malgré ces contradictions, et peut-être à cause de ces contradictions, l'unité ne manque nullement au livre de M. Henri Cantel. D'impression en impression, et de vision en vision, le lecteur fait le tour d'une contrée poétique où le champ d'épis mûrs borde la vigne rampante, où la prairie se déroule le long du bois

de chênes, où les nuages réfléchis dans l'eau profonde remontent capricieusement le courant de la rivière, sans que ni vignes ni moissons, ni bois ni prairies, ni l'eau ni le nuage puissent troubler un seul instant l'unité du tableau. Ce qui fait l'unité, c'est la lumiére et c'est l'horizon.

Le premier livre de M. Henri Cantel, en dehors de sa valeur propre, se recommande par des qualités de précision, de mesure, de goùt élevé, d'inspiration sincère, qui sont les signes d'une génération nouvelle, fille de ses œuvres et de son temps. Il a encore un autre mérite, ce premier livre: c'est que, par huit ou dix pièces récentes faciles à noter (je citerai le *Château de l'âme*, *les Mères*, *le Nom aimé*, *le Mal et le Beau*, *Promenade nocturne*), il en annonce déjà un second qui sera tout autre, j'en suis sûr, — le fruit après la fleur !

Hippolyte Babou.

Revue française, 20 *avril* 1859.

APRÈS TRENTE ANS.

Au baron Paul Thénard.

Quand nous avons passé trente ans, nous ressemblons
Aux arbres mutilés par les noirs aquilons :
Leur front se découronne, et leurs sèves avares
Montent plus lentement dans les branches plus rares.
Quand la Terre, nubile et comme ivre d'amour,
Sent sa poitrine émue à des souffles sans nombre
Et reverdir son âme aux caresses du jour,
Leur feuillage pâli donne à peine assez d'ombre
Pour cacher un enfant endormi sur le sol ;

Nulle abeille n'y vient, par les chaudes journées,
Nager dans le parfum des fleurs abandonnées;
Ils ne sont pas, la nuit, aimés du rossignol.
Mais sur l'un d'eux greffez un vigoureux arbuste
D'où jaillisse la vie aux stériles rameaux,
L'arbre redevient vert, touffu, jeune et robuste,
Et s'égaye, au printemps, de chansons et d'oiseaux.

L'impitoyable vent des rapides années
Disperse loin de nous nos croyances fanées
Et le bouquet séché de nos illusions.
Tristes, pleurant l'adieu des vives passions,
Nous croyons que l'amour ne peut plus nous atteindre;
Nous errons au hasard sans même oser nous plaindre,
Pareils au voyageur qui cherche, dans la nuit,
Les traces d'un sentier que l'orage a détruit.

Frileuses et fuyant l'hiver, les hirondelles,
Qui portent leur retour sous le pli de leurs ailes,
S'en vont aux pays d'or où reluit le soleil;
Dieu les ramènera dans un rayon vermeil.
De même l'Espérance, hirondelle de l'âme,
Quitte parfois son nid sans feuillage et sans flamme,
Mais tôt ou tard, après nos maux multipliés,
Revient couver les œufs qu'elle avait oubliés.

Quand le dernier amour, graine mûre et tardive,
Tombe dans notre cœur, y germe et le ravive,
Jeune comme à vingt ans nous le sentons s'ouvrir,
Jeune encor pour aimer, jeune encor pour souffrir.
Cet amour, dont notre âme en souriant s'étonne,
Comme un arbre attiédi par les brises d'automne,
De ses branches en fleurs couvre nos derniers jours
Et contient le parfum de toutes nos amours.

SOLEIL D'ÉTÉ.

Midi, l'heure de flamme, au loin couvre les plaines
De torrides rayons et d'ardentes haleines;
Une lumière blonde enivre le ciel bleu,
Et le sol est criblé par des flèches de feu.
La fleur, qui manque d'ombre, haletante, épuisée,
Attend la nuit tardive et son bain de rosée;
Dans les arbres brûlés, où dorment les oiseaux,
Une sève plus lente abreuve les rameaux.

A l'horizon lointain tout se tait; les cigales,
Seules, frappent les airs de leurs notes égales;
L'homme a fui les ardeurs des champs silencieux,
La solitude emplit l'immensité des cieux.

La chaleur a tari l'eau des sources limpides
Qui fêtaient le Printemps de leurs chansons humides :
La terre est embrasée, et les troupeaux couchés
Ruminent, dédaigneux des gazons desséchés,
Pendant que le soleil, dont le disque flamboie,
Aux épis mûrs et lourds verse une chaude joie.
Nulle brise des bois ne souffle les fraîcheurs;
Les monts sont couronnés d'éclatantes blancheurs.
Dans les bras de l'Été, la Nature pâmée
Soulève les parfums de sa robe enflammée,
Et, sous les baisers d'or du Soleil, son amant,
Languissante d'amour, s'assoupit mollement.

PRIMAVERA.

Le Printemps, qui s'éveille, erre dans la campagne,
Il voltige partout, partout son pied léger
Se pose ; le zéphyr attiédi l'accompagne ;
L'univers rajeuni va renaître et changer.
D'or et d'azur le ciel s'égaye et se colore ;
Étonné de savoir encore ses chansons,
L'oiseau choisit un arbre où ses œufs vont éclore ;
La sève baigne à flots les branches des buissons ;

Les lilas sont fleuris, et la tunique verte
Des bourgeons se déchire au souffle printanier;
Tout pousse et prend une âme, et la terre est couverte
De brins d'herbe tremblants que la nuit vient mouiller.

Ton sein maternel s'ouvre, ô Nature féconde:
Et tu sèmes de fleurs ton vêtement nouveau;
L'été venu, d'épis la plaine sera blonde,
Et les fruits mûriront aux soleils du coteau.
C'est le printemps! — Avril, humide de rosée,
Frissonne demi-nu dans les champs, dans les bois;
L'horizon s'adoucit d'une teinte rosée,
L'air s'emplit de parfums et de confuses voix.
C'est le printemps! — Les cieux sont tout bruns d'hirondelles;
La vierge sur son front sent des rougeurs monter,
Et l'amour, réveillé par les brises nouvelles,
Sur les rameaux du cœur recommence à chanter.

LE SAULE.

Le saule ne voit point d'oiseaux
Dans ses feuilles quand mai commence;
Sans fleur, sans fruit, sans espérance,
Il se recourbe au bord des eaux.

Son ombre couvre les tombeaux,
Il tient compagnie au silence,
Et le vent tristement balance
Le poids de ses tristes rameaux.

Qui donc au-dessus de son âme
N'a pas un souvenir de femme,
Incliné comme un saule en pleurs?

Il marque une place sacrée,
Où la jeunesse est enterrée
Sous des regrets et sous des fleurs.

PANTHÉISME.

Tout meurt et tout renaît, les hommes et les choses,
Et rien dans l'univers ne sommeille longtemps ;
Les effets rajeunis revivent dans les causes,
Et l'immortalité donne la main au temps.

La nature et le cœur ont leurs métamorphoses:
L'automne pour un jour fane l'herbe des champs,
Le rosier voit tomber et refleurir ses roses,
Et le rapide hiver annonce le printemps.

Rien n'est nouveau dans l'âme et tout s'y renouvelle,
La douleur même essaye en vain d'être éternelle ;
Ce qu'on perdit hier se retrouve aujourd'hui.

L'amour, malgré l'oubli, l'adieu de la jeunesse,
Malgré l'avare mort qui travaille sans cesse,
Est vieux comme le monde et jeune comme lui.

LE CHATEAU DE L'AME.

A Hippolyte Babou.

J'ai dans un coin de la cervelle
Un lieu choisi, cher et sacré,
Comme une mystique chapelle
Où nul regard n'a pénétré.

C'est une austère solitude
Où Dieu même n'ose venir,
Où l'âme peut sans lassitude
Percer l'ombre de l'avenir.

Songes de tendresse, de gloire,
Souvenirs chers tant caressés,
Cicatrices de la mémoire,
Lentement vous vous effacez.

Là tout est mystère et silence;
Et je n'ai, dans ce demi-jour,
Ni les ennuis de l'Espérance,
Ni les fatigues de l'Amour.

Là loin des passions humaines,
Loin des misères d'ici-bas,
Je gravis des hauteurs sereines
Où les aigles ne montent pas.

Là, je suis libre; je respire
Des aromes d'ambre et de miel,
Et je vois, comme un bleu sourire,
L'Idéal au-dessus du ciel,

Dans les réalités du rêve
Je m'extasie, et doucement
Dans l'extase je me relève,
Comme un lys ployé par le vent.

Couché sous des arbres féeriques,
J'écoute, à travers les rameaux,
Passer d'ineffables musiques
Et chanter de divins oiseaux.

Des créatures innommées,
Trop belles pour le genre humain,
Lumineuses et parfumées,
Dansent en chœur sur mon chemin.

Je reprends des forces nouvelles
Pour souffrir encor, pour aimer,
Et je sens se rouvrir mes ailes,
Que le monde voulait fermer.

Je me baigne dans une eau vive
Qui lave mes impuretés,
Pour vêtir la robe naïve
Des premières virginités.

J'assoupis les peines passées
Dont mon cœur s'est trop souvenu;
Et, plus légères, mes pensées
Vont se perdre dans l'inconnu.

Et puis de ce rêve sublime
Je redescends, jeune et plus fort,
Et sans peur d'être la victime
Ou de la vie ou de la mort.

LA GRENADE.

Déjà mon cœur ressemble à la grenade mûre,
Dont l'écorce se fend et s'entr'ouvre au soleil;
Le fruit saigne, et l'on voit couler son sang vermeil:
Sa maturité même est comme une blessure.

Sa fleur de pourpre, avant de rougir la verdure,
Dans le bouton fermé dort d'un tiède sommeil,
Puis, triomphante et chaude, à l'heure du réveil,
Elle jaillit dans l'air et la lumière pure.

Le fruit se fortifie et se gonfle de feu.
Mais les oiseaux, battant de l'aile, ivres de joie,
Dans l'écorce brisée iront chercher leur proie;

Et quand les vents d'hiver, sombres comme un adieu,
Émondent l'arbre nu qui se meurt de tristesse,
Il a perdu ses fleurs, ses fruits et sa jeunesse.

LA GLOIRE DU SOMMEIL.

A Jean Morel.

Sommeil, nocturne paix, bain de l'âme et du corps,
Vent qui chasses les maux loin de notre mémoire,
Oasis du désert, fontaine où viennent boire
Les espoirs fatigués et les brûlants remords;

O Sommeil, ouvre-moi tes bras, et prends ma vie!

Berceur des cœurs souffrants, baume d'huile et de miel,
Flamme où nous réchauffons nos âmes demi-nues,

Fantastique clef d'or des sphères inconnues,
Échelle de Jacob par où l'on monte au ciel ;

O Sommeil, ouvre-moi tes bras, et prends ma vie !

Ange compatissant qui couronnes de fleurs
Les fronts ensanglantés sous le poids des épines,
Père étrange du rêve et des erreurs divines,
Main qui clos les yeux las du soleil et des pleurs ;

O Sommeil, ouvre-moi tes bras, et prends ma vie !

Apaisement profond de la réalité,
Pain du faible et du fort, vin dont l'homme s'enivre
Pour retrouver la vie et la force de vivre,
Oubli des jours amers et de la pauvreté ;

O Sommeil, ouvre-moi tes bras, et prends ma vie !

Solitude où l'on fuit les lâchetés du sort,
Refuge des martyrs, ineffable dictame,
Voile pâle et tremblant où s'enveloppe l'âme,
Doux tombeau de la vie, image de la mort ;

O Sommeil, ouvre-moi tes bras, et prends ma vie !

LA FANTAISIE.

A Charles Asselineau.

Je suis la jeune Fantaisie,
Et j'ai quinze ans, comme l'Amour ;
Aux champs, çà et là, nuit et jour,
Ma main répand la poésie.
Mes longs cheveux couleur des blés
Flottent autour de moi, bouclés
Par le Zéphyr qui les dénoue ;
Le Printemps parfume ma joue ;

Le sourire ne quitte pas
Mes yeux bleus, mes lèvres fleuries;
Le Hasard sait où vont mes pas,
Où vont mes vagues rêveries.

J'ai traversé l'Antiquité ;
On m'adora surtout en Grèce,
Et j'ai l'immortelle jeunesse
Avec l'immortelle beauté.
J'ai créé tous les dieux d'Homère,
Vêtu Cupidon d'un carquois,
Des flots lascifs formé sa mère
Et de nymphes peuplé les bois.
Je buvais, colombe sacrée,
A la coupe d'Anacréon :
Sur le cap où rêvait Platon,
Que de rêves m'ont enivrée !
Sous le hêtre et dans les vergers
J'allais, avec le doux Virgile,
Cueillir l'élégie et l'idylle,
Au son des flûtes des bergers.
Selon les temps, déesse ou fée,
Et chère aux poëtes toujours,
J'accordai la lyre d'Orphée
Et la viole des troubadours.

Je me nourris du vent qui passe,
Du parfum qui fuit dans l'espace,
Et, sans en ternir les couleurs,
Je bois au calice des fleurs.
Dans les vallons, sur la colline,
A travers la plaine ou dans l'air,
De l'aile ou du pied je chemine,
Lente ou prompte comme l'éclair.
Dès que l'Aurore matinale
Teinte de pourpre et de vermeil,
Revêt sa robe orientale,
Je vole au devant du soleil.
Déjà l'inquiète couvée
S'étonne en regardant les cieux ;
Sur le bord du nid soulevée,
Elle bégaye un bruit joyeux ;
A ces oisillons je murmure
Les gammes du printemps dernier,
Et je rends savante et plus pure
La voix qui naît dans leur gosier.

Toujours légère et reposée,
Folle et reprenant ma chanson,
Sans blesser le frêle gazon,
Je cours, pieds nus, dans la rosée.

Cherchant l'ivresse d'un moment,
J'entr'ouvre une rose nouvelle
Qui, coquette et se sachant belle,
Se referme amoureusement.
Je moissonne les pâquerettes
Qui racontent les mots du cœur,
Et j'effeuille d'un doigt rêveur
La neige de leurs collerettes.
Je sais le secret de ton miel,
Je t'ai suivie, abeille blonde
Qui parcours librement le ciel,
Laborieuse et vagabonde.

Lorsque les rayons de midi
Brûlent les chemins sans ombrage,
Je m'abrite sous le feuillage
Où l'air me vient tout attiédi.
Souvent je m'enfuis sur la rive
Où jase l'onde des ruisseaux;
Là, jouant avec les roseaux,
Je baigne mes pieds dans l'eau vive.
Avec ses souffles amoureux,
Le soir descend-il dans la plaine,
Je vais laver à la fontaine
La poussière de mes cheveux.

On me voit errer, à la brune,
Sur les coteaux, dans les sentiers,
Ou me coucher au clair de lune
Sous une touffe d'églantiers.
A l'heure où dans l'azur se lève
La pâle étoile de Vénus,
Je m'assieds, plaintive, et je rêve
Aux amants qui ne s'aiment plus.

J'écoute la voix grêle et douce
De l'infatigable grillon,
L'insecte endormi dans la mousse,
Le bruit du grain dans le sillon.
L'été, j'allume l'herbe sombre
Où des vers luisants vont trembler,
Et l'on croit voir étinceler
Des fleurs lumineuses dans l'ombre.
Lorsque, sur un tertre nouveau,
Du cimetière, pure flamme,
Je m'envole, on dit : C'est une âme
Qui s'ennuie au fond du tombeau.
O rossignol, à ta romance
Mon chant ne craint pas de s'unir :
Le souvenir d'une souffrance
N'est pas un triste souvenir.

Au temps de la moisson dorée,
Je prends une faucille en main,
Et, d'épis la tête parée,
Je jette en l'air un vif refrain ;
Ou, de gais pampres couronnée,
Vendangeant le raisin vermeil,
Le plus divin fruit de l'année,
Je brunis mon front au soleil.

C'est moi qui, par le vent d'automne,
Sur les arbres déjà jaunis
Retiens la feuille qui frissonne,
Cet adieu des beaux jours finis.
L'hiver, de l'âtre qui pétille
Je suis le Trilby familier;
J'apporte la joie au foyer
Et dans les flammes je babille.
Quand, au coin du feu, sans flambeau,
Une vieille tient sa quenouille,
Je lui clos les yeux, et j'embrouille
Le fil autour de son fuseau.
Mais, sitôt que les primevères
Ont étoilé l'herbe des champs,
J'enfle par des brises légères

La robe verte du Printemps;
Je nuance les fleurs nouvelles,
Sourires odorants de Mai;
Je ramène les hirondelles
Vers le nid qu'elles ont aimé.

LA MORT D'ADONIS.

Il est mort! — Son sang pur vient de rougir la rose,
Mais sa joue a des lys revêtu la pâleur;
Ses cheveux sont épars; l'herbe où son front repose
Se courbe désolée et ressent sa douleur.

Il ne connaîtra pas la vieillesse morose,
Il meurt, aimé des dieux, dans sa grâce et sa fleur,
Et l'on verra son ombre autour d'un laurier-rose
Errer dans les roseaux, sans voix et sans couleur.

Son sourire lui reste; — on dirait qu'il sommeille,
Car sa bouche est fleurie à tromper une abeille,
Et jusque dans la mort il garde sa beauté.

Vénus, les yeux en pleurs, se plaint d'être déesse,
Et voudrait d'un baiser, inutile caresse,
Lui redonner la vie ou l'immortalité.

LE RAYON DE LUNE.

Le front de myrtes couronné,
Il dort, le berger de Carie,
Sur le gazon de la prairie,
Comme un épi non moissonné.

De fleurs il est environné;
Et, pour que sa bouche sourie,
Sur son rêve ou sa rêverie
Le vent du soir a frissonné.

Phœbé, la pudique déesse,
Se lève blonde à l'horizon,
Et, regardant Endymion,

Beau de grâce et beau de jeunesse,
Lui verse, invisible caresse,
Tout son amour dans un rayon.

LE NOM AIMÉ.

A MADAME C.

J'ai sur mon cœur, arbre tremblant,
Gravé ton nom cher et sanglant,
De toute ma force,
Comme d'un chêne ou d'un bouleau,
Avec la pointe d'un couteau,
On creuse l'écorce.

Du cœur ou de l'arbre blessé,
Jamais le nom n'est effacé;

Et le temps lui-même
Vient élargir de jour en jour
Et cicatriser le contour
Du beau nom qu'on aime.

Ce nom, quand l'arbre perd ses fleurs,
Quand le cœur se lasse de pleurs,
Est toujours fidèle :
Le tronc est vert, l'amour est fort;
Ils garderont jusqu'à la mort
Leur plaie immortelle.

A MON FRÈRE

En lui envoyant mes sonnets.

Je t'offre mes sonnets, nés presque d'un hasard,
Comme ces fleurs, qu'aux champs nulle main n'a semées,
Sous le ciel libre et pur s'entr'ouvrent embaumées.
Ils valent par le cœur, la fantaisie ou l'art.
Ces oiseaux gazouilleurs dont j'ai peint le plumage,
Dans un petit cahier je les enferme tous;
Ils chanteront pour toi, j'espère, dans leur cage,
Leur chant vif et léger, mélancolique et doux.

Sans rime ni raison lorsque l'âme s'ennuie,
L'hiver, au coin du feu, dans les longs soirs de pluie,
Quand on traîne ses pieds sur les chenets frileux,
Quand, dormant presque, on rêve à mille contes bleus.
Si tu prends mes sonnets, frère, pour les relire,
Tu verras dans mes vers ma muse te sourire;
Et tu retrouveras çà et là quelque fleur
Que sans tes chers conseils je n'aurais point cueillie,
Une larme peut-être à tes yeux recueillie,
Un mot pris sur ta bouche et venu de ton cœur.

MANETTE,

Idylle.

Manette est belle fille. — A la danse, le soir,
Nous nous pressons les doigts sans qu'on nous puisse voir :
Sa main de paysanne est blanche, satinée,
Et d'aimable candeur sa tête est couronnée.
De sa coiffe de tulle, odorants et mutins,
S'échappent en flocons quelques cheveux châtains ;
Un peu brune, on dirait le duvet de la pêche
Qui veloute sa joue étincelante et fraîche ;

Du lait de ses brebis ses dents ont la blancheur,
Et sa bouche ressemble à l'œillet rouge en fleur,
Au point que mainte abeille autour d'elle voltige.
Droite comme un épi s'élançant sur sa tige,
Sa tête sur son cou se dresse fièrement;
Son sein, à peine mûr, fruit promis à l'amant,
S'enfle sous les soupirs naissants de la jeunesse,
Et des soleils d'été la trop vive caresse
D'une teinte dorée a bruni ses beaux bras.
Quoi qu'elle ait de sagesse, elle n'ignore pas
Le charme et le pouvoir de sa grâce sereine :
Lorsqu'elle va remplir sa cruche à la fontaine,
Elle s'assied au bord, et se penche, et longtemps
Regarde dans le flot trembler ses traits flottants,
Sourit à son visage, et, coquette et naïve,
Écoute, en rougissant, si personne n'arrive.

Elle sait où doit paître aujourd'hui le troupeau,
Où, sans mouiller sa robe, on passe le ruisseau,
Où la fraise se cache, où se projette l'ombre,
Et des nids d'alentour elle a compté le nombre.
Elle court dans les prés, pieds nus; et ses chansons
Semblent faire pousser des fleurs sur les buissons.
Vive comme un oiseau des champs, gaie et légère,
Vous la verriez cueillir un bouquet de bruyère,

Le mettre à son corsage, ou s'en aller au loin
Se coucher sous un arbre et rêver dans un coin,
Savourant les parfums qui volent dans la brise.
Le dimanche, pieuse, elle prie à l'église,
S'agenouille, et, les yeux baissés avec ferveur,
Elle raconte à Dieu les secrets de son cœur.

Les plus jeunes garçons de tout le voisinage
Se plaignent quelquefois de son humeur sauvage,
Qu'on ne peut lui parler, qu'elle a de la fierté,
Et que, belle, elle abuse un peu de sa beauté.
On l'aime. — La candeur qui sur son front respire
Retient toujours la voix qui voudrait le lui dire.
Manette aura seize ans lorsqu'on vendangera,
Et d'elle tôt ou tard l'amour se vengera.
Sous les grands marronniers, l'autre soir, à la danse,
Sa main saisit ma main égarée en cadence ;
Mais, distraite sans doute, elle serra si fort
Qu'il fallut un baiser pour nous mettre d'accord.

LES LÈVRES.

De sa bouche surtout une femme est parée :
C'est une rose rouge où l'amour fait fleurir
Le sourire jouant dans sa conque adorée,
Qui s'ouvre, langoureuse, au souffle du zéphyr.

Par la blancheur des dents la corolle est nacrée,
Sa fraîche haleine exhale un parfum de plaisir ;
Dans ses humides plis, d'une teinte empourprée,
Va butiner gaîment l'abeille du désir.

Si l'on boit un baiser dans son tiède calice,
On goûte, volupté, ton enivrant supplice,
On y suspend son âme et l'on se sent pâmer.

O femmes, votre cœur sur vos lèvres soupire,
Et l'amant qui vous aime à la hâte respire
Cette fleur que l'Oubli tôt ou tard doit fermer.

LA BOUCHE DE MYRTA.

Sa bouche en fleur a les beautés
    Des grappes mûres;
Sa pourpre, chère aux voluptés,
    Fait des blessures.

Entre vos deux plis veloutés,
    O lèvres pures,
Mon cœur, tout prêt aux lâchetés,
    Sent vos morsures.

LA VOIX SECRÈTE.

A MA MÈRE.

Vox clamans in deserto.

LA VOIX.

La nuit laisse tomber ses voiles,
Poëte! autour de toi tout dort,
Et, quand l'aube éteint les étoiles,
Ta lampe est allumée encor!
Tes ennuis font pleurer ta mère,
Ta sœur se plaint dans sa prière;
De Dieu tu lasses la bonté.

Enfant, respecte ton génie,
Et souviens-toi que l'insomnie
Fane ta force et ta beauté.

LE POETE.

J'ai, prodigue des jours, dispersé ma jeunesse,
Mais l'heure amère arrive où le cœur est puni;
Je n'ai de mes désirs gardé que la tristesse :
Les gais oiseaux se sont envolés loin du nid.

LA VOIX.

O jeune homme ! voici l'aurore!
Le matin vient rouvrir les fleurs
Et sur le sol humide encore
Secouer la rosée en pleurs.
Repose-toi sous le feuillage
Et respire l'odeur sauvage
Qu'apporte le vent du coteau;
Trempe tes pieds dans la verdure;
Au sein de la mère nature
Va boire un courage nouveau.

LE POETE.

Je me suis éloigné dans une solitude,

Pour entrevoir la vie au fond du cœur humain,
Et mon front s'est couvert des pâleurs de l'étude ;
Mais je n'ai recueilli qu'ironie et dédain.

LA VOIX.

Le travail est la loi du monde.
Tout homme porte son fardeau :
Le matelot fatigue l'onde,
Le pâtre conduit le troupeau,
Le laboureur sème et moissonne ;
L'abeille, qui dans l'air bourdonne,
Verse le baume de son miel,
Le ver file sa riche soie ;
Et vers Dieu le travail envoie
L'encens de son hymne éternel.

LE POETE.

Je suspendis ma vie aux lèvres d'une femme,
Je goûtai la saveur des baisers de l'amour ;
Le plaisir répandit ses parfums dans mon âme ;
Mais ce rêve adoré ne m'a bercé qu'un jour.

LA VOIX.

L'amour laisse une cicatrice

Que les regrets viennent rouvrir,
Et c'est le plus divin supplice
Dont on souffre sans en mourir.
Tu dois, jusque dans ta misère,
Bénir celle qui te fut chère :
Au mal, que le temps a calmé,
Quand on se recueille en silence,
Succède la convalescence,
Le souvenir d'avoir aimé.

LE POETE.

Adieu, courte folie! adieu, trompeuse ivresse!
Sourire éblouissant des jours passés, adieu!
Ma maîtresse infidèle emporta ma jeunesse,
Et ma vaine colère osa se plaindre à Dieu.

LA VOIX.

Le rameau vert de l'espérance
Fleurit dans le cœur attristé,
Et tôt ou tard par la souffrance
L'homme arrive à la vérité.
Si tu crains les erreurs du monde
Et son inconstance inféconde,
Dédaigne les biens d'ici-bas;

Si ton âme est fière et blessée,
Vers le ciel tourne ta pensée :
C'est le seul qui ne mente pas.

LE POETE.

Le printemps chaque année en vain se renouvelle;
Je n'espère plus rien de la vie et du sort;
Le temps se hâte, il fuit d'une fuite éternelle,
Par le chemin du doute il me traîne à la mort.

LA VOIX.

D'autres cœurs ont traversé l'ombre
Où ta jeunesse a tant gémi;
Dans leurs déceptions sans nombre
Ils ont rencontré l'infini.
Ne doute plus ! crois, aime, espère !
Dieu pour l'homme veut être un père,
Il compte toutes les douleurs.
Ne jette pas d'ingrat blasphème
Au Dieu qui te frappe et qui t'aime;
Lave ton âme dans tes pleurs.

ADIEU.

Adieu ! — Ce mot plein de tristesse,
On le répète à chaque pas,
Au temps qui ne s'arrête pas,
Aux chimères que l'on caresse,

Au doux printemps, à sa jeunesse,
A tous les plaisirs d'ici-bas,
A l'ami qui meurt dans nos bras,
Aux chers baisers d'une maîtresse.

Ce mot, qui fait pleurer l'amour,
Vous me l'avez dit, l'autre jour,
Sans verser de larmes vous-même ;

Vous avez souri sans pitié :
Votre cœur avait oublié
Que je pars et que je vous aime!

A ALFRED DE MUSSET.

L'autre jour, à l'heure où se lève
L'aube que le matin soulève,
A l'heure où le jeune Printemps
Dans les rameaux répand la sève,
Je me promenais dans les champs.

J'allais, rêvant ma rêverie,
Dans l'herbe mouillée et fleurie....
J'aperçois au bout du sentier
Une jeune fille endormie,
Assise sous un églantier.

Une lyre est sur sa poitrine.
Le gazon à peine s'incline
Sous le poids de son corps charmant,
Que la brise errante dessine
Sous les plis de son vêtement.

Doucement je m'approche d'elle;
Elle entr'ouvre un peu sa prunelle,
Éveillée au bruit de mes pas.
Quoique seule, innocente et belle,
Sa pudeur ne se trouble pas.

Sur ses traits divins rien d'austère
Son œil, doux comme une prière,
Abonde en regards ingénus;
Sa joue est pâle, et la poussière
A terni ses petits pieds nus.

Son visage est celui d'un ange;
Une mélancolie étrange
En voile la chaste douceur,
Et son sein, rond comme une orange,
Tressaille du bruit de son cœur.

Autour de son front qui se penche,

Sur son épaule rose et blanche
Ses cheveux viennent se boucler,
Mais de ses yeux bleu de pervenche
Des pleurs semblent prêts à couler.

« Que fais-tu là, sur l'herbe verte?
« Pourquoi cette robe entr'ouverte?
« Pourquoi venir avant le jour
« Dans cette campagne déserte?
« Ma blonde enfant, est-ce l'amour,

« Est-ce une amoureuse souffrance
« Qui te fait chercher le silence
« Et des bois l'asile écarté?
« Le Printemps chante l'espérance:
« Pitié, vierge, pour ta beauté! »

Sur ses lèvres un doux sourire
Passa, mais je ne saurais dire
S'il fut triste ou s'il fut joyeux;
Elle laissa tomber sa lyre
Et du doigt me montra les cieux.

« L'amour, dit-elle, m'a blessée,
« De pleurs ma paupière est lassée,

« Je compte l'heure nuit et jour;
« Écoute ma plainte insensée:
« J'aime et mourrai de mon amour.

« Mon poëte aimé me délaisse;
« Sur l'oreiller de la paresse
« Oublirait-il mon souvenir?
« Moi qui suis toute sa jeunesse,
« De quoi veut-il donc me punir?

« De sa lampe il éteint la flamme.
« Où va-t-il? Peut-être une femme,
« Qui se hâte de moissonner
« Les plus beaux épis de son âme,
« Ne me laissera qu'à glaner.

« Où s'en vont ses pas? je l'ignore.
« Je crains qu'il ne m'apporte encore
« Un cœur percé par les douleurs;
« Au moins, quand l'ennui le dévore,
« Il me revient, les yeux en pleurs.

« Mon baiser lui rend son génie:
« Je prends aux brises l'harmonie,
« Le frais parfum aux buissons verts,

« Aux cieux leur lumière infinie,
« Trésors qu'il mêle dans ses vers !

« Son esprit joue et n'a point d'arme ;
« Dans ses stances, bouquet de Parme,
« Chante un oiseau doux et moqueur ;
« Mais il change en perle une larme,
« Une larme qui vient du cœur.

« Un soir, il m'avait appelée ;
« Son âme, à demi consolée,
« Soupirait d'immortels ennuis.
« J'accourus, plaintive et voilée,
« Pour inspirer ses quatre *Nuits*.

« Il me reviendra, je l'espère :
« Nous nous aimons, il est mon frère,
« Ou plutôt il est mon amant,
« Mais il me parle avec mystère
« Et m'aime à genoux seulement.

« Que veut-il donc, ce cher poëte ?
« Son nom partout est une fête ;
« N'est-il pas encor satisfait
« Des myrtes dont j'ai ceint sa tête ?
« Serait-ce un ingrat que j'ai fait?

« Parfois un vain espoir me leurre.
« Si je pouvais le voir une heure,
« Un chant naîtrait de nos amours.
« Dis-lui que loin de lui je pleure,
« Que je l'aime et l'attends toujours. »

O Musset! ta Muse t'appelle;
Reviens vers ta jeune immortelle,
Dont la joie est de t'écouter!
Chante : la Muse t'est fidèle;
Il faut aimer, il faut chanter!

Que ton vers sanglote ou sourie,
Qu'il badine avec raillerie
Ou qu'il voltige autour du cœur,
Retourne à ta vierge chérie,
Celle que tu nommais ta sœur.

Laisse encor jaser ta jeunesse,
Raconte-nous la folle ivresse
Des doux supplices de l'amour:
Vois! le ciel offre à ta paresse
La gloire et les rayons du jour.

Août 1834.

L'ARBRE.

Cet arbre aux forts rameaux, dont l'opulent feuillage
Couvrait tout l'univers de son immense ombrage,
C'est la Grèce ! — Son front touchait le firmament,
Ses racines au sol plongeaient profondément.

On avait vu des dieux, des déesses sans nombre,
Descendre de l'Olympe et vivre sous son ombre,
Et, relevant leur robe autour de leurs pieds nus,
Les trois Grâces danser et sourire à Vénus.

Dans un lit tout en fleurs, comme un flot d'ambroisie,
On avait vu couler l'art et la poésie,
Pendant que sur l'Hybla, dans les plaines du ciel,
L'abeille pour la Muse allait cueillir son miel.

On avait entendu les zéphyrs de l'Attique
Courir dans le feuillage et sur la lyre antique,
Et le ciseau tomber dans le marbre sculpté
Pour faire aux dieux anciens une immortalité.

Le vent souffla sur l'arbre et sema sur le monde
Les trésors renaissants de la Muse féconde,
De larges feuilles d'or où s'écrit un grand nom :
Homère et Phidias, Praxitèle et Platon.

ARIANE.

À CH. JANSON.

Sur un âpre rocher, assise et désolée,
La fille de Minos, seule avec son amour,
Regarde le doux ciel, où rit le dieu du jour,
Et cette vaste mer, comme son cœur, troublée.

« O Thésée, en ces lieux pourquoi suis-je exilée ?
« Le Soleil et Phœbé m'éclairent tour à tour,
« Sans qu'une voile blanche annonce ton retour.....
« Vénus sait de quels noms tu m'avais appelée.

« O Naxos ! île ingrate ! Époux coupable et cher,
« Me faut-il, loin de toi, mourir sur ce rocher,
« Et te redemander tous les jours à l'Aurore ?

« Je suis belle, reviens ! Hélas ! je t'aime encore..... »
Ariane baissa la tête, et ses sanglots
Se mêlèrent dans l'ombre à la plainte des flots.

LA BACCHANTE.

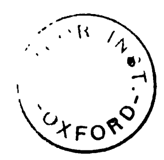
Lève-toi, les seins nus! couronne-toi de fleurs!
Sois pleine de ton Dieu, fière bacchante antique!
Entr'ouvre sur tes flancs les plis de ta tunique,
Étale de ton corps les païennes rondeurs.

La Volupté sourit à tes folles ardeurs,
Elle entraîne le vol de ta danse impudique;
Et ton thyrse et le pampre, aux fêtes de l'Attique,
Enlacent leur caprice et leurs vives rougeurs.

Triomphe de Vénus, nonchalante déesse!
Que tes bonds effrénés, furieux de jeunesse,
Allument de tes yeux l'insolente beauté!

Dans la coupe d'onyx, où Bacchus indompté
Versa les gais poisons de sa divine ivresse,
Bois à longs traits le vin de l'immortalité.

NARCISSE.



A J. BARBEY D'AUREVILLY.

Toi que la Muse grecque embauma dans des vers,
Enfant au doux visage, au front pâli, chère âme
Dont l'amour dédaigna les baisers de la femme,
Pourquoi t'égares-tu sous les feuillages verts ?

D'où vient le mal cuisant qui t'enivre et te tue?
Aurais-tu rencontré Diane dans les bois ?
Perça-t-elle ton sein d'un trait de son carquois,
Jeune homme aux cheveux blonds, beau comme une statue?

Non, ton cœur est tranquille, et cependant tu meurs;
Tu meurs! Ton œil d'azur se fane; le sourire
N'entr'ouvre plus ta lèvre où la grâce respire,
Et l'insomnie ardente a séché tes couleurs.

Inquiet, avant l'heure où se lève l'aurore,
Tu cours vers toute source et te penches, pour voir
Ton front plein d'une flamme inconnue; et, le soir,
Devant les flots lascifs tu soupires encore.

Tu meurs, tu veux mourir, toi si jeune et si beau!
Triste et désespéré, tu te cherches toi-même;
D'étranges voluptés creusent ta tempe blême,
Et tes honteuses mains te mènent au tombeau.

Les dieux eurent pitié de ta folie errante :
Lorsque ton corps divin tomba d'épuisement,
Pour te rendre éternels ta joie et ton tourment,
Tu te vis refleurir aux bords de l'eau courante.

MA BIEN-AIMÉE,

Mosaïque.

A Louis Hamon.

Ses grands yeux d'azur, qu'un reflet irise,
Sont deux bleuets clairs tombés du ciel bleu ;
Sa bouche empourprée est une cerise
Que vont becqueter les désirs de feu.

L'Amour modela, pour sa gorge ronde,
Des neiges d'hiver les flacons nacrés,
Et dans les épis de la moisson blonde
Cueillit ses cheveux souples et dorés.

Du plumage fin d'une tourterelle
On forma son col aux contours polis;
Sur sa joue ovale, aux baisers rebelle,
Le Printemps sema la rose et le lys.

On a ciselé ses pieds dans l'ivoire,
Ivoire veiné de légers réseaux,
Et l'on voit sans gant ni mitaine noire
Ses doigts effilés comme des fuseaux.

Un artiste grec a taillé sa hanche
Dans le marbre pur d'un bloc de Paros,
Et l'on découpa son épaule blanche
Dans une Vénus brisée à Paphos.

Mille papillons ont donné leurs ailes
Que Mab lui broda pour son vêtement;
Le hasard des plis, sous ces tissus frêles,
Laisse deviner des rêves d'amant.

LE ROSSIGNOL.

A AUGUSTE LACAUSSADE.

Les roses, ces oisives fiancées des rossignols
Henri Heine.

Un soir, le Rossignol songea que, loin du jour,
Dispersé par la brise à travers le silence,
Son doux chant dans les airs se perdait sans amour.
Mais soudain de son nid s'éleva la cadence
Qui berce le sommeil des insectes rêveurs,
Assoupis sous la mousse ou captifs dans les fleurs;
Puis sa voix s'apaisa, comme si la tristesse
Eût brisé l'instrument où pleurait sa tendresse.

Une Rose essayait, sous son feuillage vert,
De fermer son calice à la rosée ouvert,
Et du rosier natal les feuilles réveillées
Frissonnaient vaguement sur les branches mouillées.
Le Rossignol entend ce bruit, et son regard
Va caresser la fleur qui s'endormait si tard :
Il jette un long sanglot, veut s'envoler, et n'ose
Troubler de ses baisers les plis frais de la Rose ;
Mais, rapide, il s'élance, ivre de son odeur,
Et d'un vol amoureux il entoure la fleur.
Secouant son corps frêle et ses plumes meurtries,
Il s'agite au milieu des épines chéries,
Se déchire les flancs et se met à chanter,
Si plaintif, que la nuit se tait pour l'écouter.
Goutte à goutte le sang coule de sa blessure.
Vers le ciel sa chanson monte légère et pure ;
L'amour, l'ardent amour, qui le fera mourir,
Tire de son gosier un suave soupir.
Son sang tarit ; hélas ! sa voix, mourante aurore,
Dans le bois semble fuir, faible, mais douce encore....

L'oiseau ne chantait plus au lever du soleil ;
Mort d'amour, il gisait, l'aile ouverte, sur l'herbe ;
Et la Rose, toujours triomphante et superbe,
Oublieuse, rouvrit son calice vermeil.

A PETRA CAMARA.

Camara, les deux mains qui sortent de tes manches
Comme deux oiseaux blancs semblent prendre leur vol,
Lorsque, d'un pied fougueux, tu bondis sur le sol,
Ouvrant ta bouche rose et montrant tes dents blanches.

Ton buste, qu'en dansant avec langueur tu penches,
Module la cadence et le rhythme espagnol;
Ton écharpe dans l'air joue autour de ton col,
Et ta jupe lascive est folle sur tes hanches.

Jetant les bras au vent, tordant tes reins cambrés,
Tu dardes les éclairs de tes yeux enivrés,
Dans les nerveux élans de ta danse hardie.

Le désir mord les cœurs qu'a vaincus la beauté,
Car, pour laisser la foule ivre de volupté,
De ta robe déborde une épaule arrondie.

LA CHEVELURE DE ROSINE.

Ondée autour du front, sa brune chevelure
Se moire des reflets de l'aile d'un corbeau ;
De son peigne d'écaille, impuissante morsure,
S'échappe sur son cou plus d'un rebelle anneau.

Le soir, à son coucher, cette riche parure
Enveloppe son corps dans un large réseau,
Quand, nue, elle dénoue, au miroir, sa coiffure
Qui traîne sur ses pieds comme un vivant manteau.

De ses boucles s'exhale une odeur printanière,
Mélange de verveine et de myrtes fleuris,
Que respire l'amour dans l'ivresse des nuits.

Mais ces longs cheveux noirs dont elle était si fière,
Dont sa pudeur pouvait se faire un vêtement,
Sont tombés sous la main jalouse d'un amant.

JANE.

Son visage bruni par un reflet doré,
Son cou frêle portant sa lourde chevelure,
Son bras nu dont la forme est la seule parure,
Ses dents blanches qu'entoure un sourire empourpré,

Les étranges lueurs de son regard ambré,
Ses airs de bohémienne et sa fringante allure,
Sa beauté fait aux cœurs une prompte blessure
Qui, sans qu'on la devine, a déjà pénétré.

Jane n'écoute rien, ni soupirs ni prière;
Elle passe, insensible, et poursuit son chemin,
Libre, semant partout l'amour et le dédain.

Le hasard adoucit un jour cette âme fière :
Moi, qui l'ai su dompter, je crois que d'un baiser,
Belle bête sauvage, on peut l'apprivoiser.

A THÉODORE DE BANVILLE.

Veux-tu toujours, chantre des roses
Et du printemps,
En dépit des heures moroses,
Avoir vingt ans ?

Où prends-tu les rimes fleuries
De tes doux vers?
Est-ce dans l'herbe des prairies,
Aux arbres verts?

Est-ce à l'étoile matinale
Des nuits d'été?
Est-ce à la neige virginale
Du lys vanté?

Redis-tu le secret des brises
Ou des oiseaux,
Ou des tourterelles surprises
Sous les rameaux?

Te souviens-tu d'un meilleur monde,
Poëte heureux,
Ou de Titania la blonde
Aux blonds cheveux?

Ta Muse aime les pâquerettes
Près des buissons;
Elle effeuille leurs collerettes
Dans ses chansons;

Insouciante, elle voltige
Aux champs du ciel,
Et butine de tige en tige
Parfums et miel.

Elle va dans la vigne mûre,
Pour s'enivrer,
Courant à travers la verdure
Sans s'égarer ;

Et, pressant la grappe divine,
Humide encor,
Elle t'arrose la poitrine
De son vin d'or.

De là viennent ta folle ivresse,
Gai ciseleur,
Et la grâce de ta jeunesse
Toujours en fleur.

Tu tournes tes fraiches pensées
Vers l'orient ;
Tes larmes ! tu les as versées
En souriant.

Ta strophe, qui se sent des ailes,
Erre au hasard,
Et dompte les rhythmes rebelles,
A force d'art.

Tu tailles, merveilleux artiste,
Presque en amant,
Topaze, émeraude, améthyste
Et diamant;

Tu cisèles l'or d'une coupe
Pour le festin
Où tes stances dansent en groupe
Un pas latin;

Parfois tu graves un camée
Ovale ou rond,
Où rit dans l'écaille animée
Un jeune front.

La forme à toi s'est révélée
Dans sa splendeur;
Demande à la Muse voilée
Le cri du cœur.

Ton œil peut, ô puissant poète,
Voir le ciel bleu,
Mais jamais ton âme inquiète
N'y cherche Dieu.

Tu mets toute ton espérance
Dans le plaisir ;
Ton vers n'exhale ni souffrance
Ni souvenir.

As-tu gémi dans la nuit sombre,
Durant le jour,
Et pleuré des larmes sans nombre
Sur un amour?

Non, tu veux le sein d'une femme
Pour te bercer,
Et l'amour a touché ton âme
Sans la blesser.

La vie a pourtant son supplice,
Ses noirs ennuis,
Quand débordent de son calice
Les jours enfuis,

Lorsque l'on voit de lassitude
Mourir sa foi,
Et s'élargir la solitude
Autour de soi.

Toute heure, en passant, nous enlève
Un peu d'espoir,
Et fait flotter sur notre rêve
L'ombre du soir.

Que de feuilles demi-fanées
Tombent, hélas !
Du frais bouquet de nos années,
A chaque pas !

Laisse les âmes attristées
Verser des pleurs;
Toi, dans les herbes enchantées
Cueille tes fleurs.

Comme l'abeille de l'Attique,
Chère à Platon,
On voit dans le ciel poétique.
L'or de ton nom.

Souris au soleil qui rayonne
Sur ton sentier,
Et que la Muse te couronne
Du vert laurier !

SISYPHE.

Sisyphe, roule encor, roule ton lourd rocher,
De l'épaule et des reins pousse-le vers la nue;
Du labeur accompli l'heure sera venue,
Quand au haut de ce mont tu pourras l'attacher.

Nul Dieu n'adoucira tes cuisantes tortures:
Sur l'Œta tout en feu le grand Hercule est mort;
Souffre donc! et, crispant tes muscles sous l'effort,
Rougis ton long chemin du sang de tes blessures.

Il dresse ses deux bras roidis par la douleur;
Un souffle haletant lui gonfle la poitrine,
Lorsque, pour apaiser la vengeance divine,
Il s'avance, brisé de fatigue et d'ardeur.

Il monte; sa sueur coule à flots; il succombe
Sous le dur châtiment qui déchire sa peau;
Il touche presque au faîte, — et le roc de nouveau
Au bas de la montagne avec fracas retombe.

Et Sisyphe, vaincu, morne et silencieux,
Redescend à pas lents vers la pierre fatale
Pour reprendre le poids de sa tâche infernale,
Ivre de son supplice et blasphémant les Dieux.

Il s'arrête, et son œil se tourne vers la plaine,
Souriante d'épis, de gazons et de fleurs...
Il veut pleurer; les Dieux lui refusent les pleurs,
Dernier soulagement de la misère humaine.

Las d'implorer la mort qui ne peut l'approcher,
Faible, il rouvre sa main condamnée et meurtrie,
Et la voix du Destin implacable lui crie:
« Sisyphe, roule encor, roule ton lourd rocher. »

A UNE COQUETTE.

Le miroir qui, mieux qu'un amant,
Connaît votre beauté, madame,
Sans doute a caressé votre âme
D'un sourire ou d'un compliment?
Reflétant neige, azur et roses,
Ce fragile et discret miroir
Sans voile a vu les beautés closes
Que vous déshabillez, le soir,
Lorsque, dénouant votre robe

Qui tombe autour de vos pieds blancs,
L'air touche aux contours que dérobe
Gaze ou soie aux frissons tremblants.
A l'heure du sommeil, je gage,
Devant vos charmes demi-nus,
Il doit offrir dans votre image
La sœur jumelle de Vénus.

Cléomène eût pris pour modèle
Vos grâces en leur floraison;
Et vous osez, non sans raison,
D'un seul mot faire un infidèle,
D'une œillade une trahison.
Du pouvoir de votre visage
Vous abusez tant et si bien,
Qu'on voudrait être votre chien,
Ou votre oiseau, fût-il en cage,
Pour vous entendre, pour vous voir,
Vous aimer du matin au soir.

Hélas! votre vanité cueille
Les aveux semés sur vos pas,
Mais votre dédain les effeuille
Et l'Amour ne vous punit pas!
Comme sur des fleurs les abeilles,

Les regards ailés du Désir
S'en vont sur vos lèvres vermeilles
Butiner l'espoir du plaisir.
A peine daignez-vous les lire,
Nos tendresses, nos billets doux ;
Vous aimât-on jusqu'au délire,
Vous priât-on à deux genoux,
Jour et nuit, une année entière,
Vous méprisez toute prière,
Et, sourde au cri de nos douleurs,
Vous passez, insensible et fière,
Sur un chemin taché de pleurs.

Vous faites bien. Si j'étais femme,
Front de vierge et cœur de démon,
Jamais je n'aurais de pardon
Pour qui toucherait à mon âme.
Je voudrais que, pour un baiser
Cueilli sur le bord de ma lèvre,
On eût au moins deux mois la fièvre,
Et j'aimerais à refuser.
Je voudrais, reine de ce monde,
Laisser, pour tenter les galants,
De ma robe à triples volants,
Déborder mon épaule ronde.

Pour en rêver le lendemain,
Ils pourraient, ô ma toute belle,
Voir mon bras nu sous la dentelle,
Baiser mon gant, jamais ma main.
Levant ma jupe diaphane,
Je leur montrerais, par pitié,
La cambrure d'un petit pié
Avec la jambe de Diane.
En échange de leurs sonnets,
De leurs lettres, de leurs bouquets,
Sentant le mensonge et la rose,
Coquette fée aux cheveux d'or,
Il me plairait peut-être encor
De leur verser à faible dose
L'enivrant poison de l'espoir,
Ou de causer, porte mi-close,
Devant le seuil de mon boudoir.

Gardez votre coquetterie,
Vanité d'un cœur sans amour;
Soyez fière, je vous en prie!
Mais si vous connaissez, un jour,
La plus belle douleur de l'âme,
Si Dieu vous attendrit, madame,
Peut-être regretterez-vous,

Le cœur saignant et plein de flamme,
Ceux qui pleuraient à vos genoux.
Plus tard, lorsque votre jeunesse
Vous dira son dernier adieu,
Vous serez seule au coin du feu....
De quoi vivra votre tristesse?
Lorsque l'on sent la mort venir,
Lorsque sur le front la nuit tombe,
On a besoin, près de sa tombe,
Des lumières du souvenir.

SUR L'AMOUR.

Dès qu'une fois l'amour est entré dans notre âme,
Il y consume tout: contagieuse flamme,
Il promène partout ses dévastations
Et chasse devant lui les autres passions.
Le feu marche, rapide, et sa rage hardie
Répand le flot mouvant de son vaste incendie;
Puis, quand il a jonché notre âme de débris,
Que, pleurs et désespoir, il nous a tout appris,
Fléau dévastateur, par un effort suprême,
Ne pouvant plus détruire, il se détruit lui-même.

LE PASSÉ.

L'homme va d'un pied lent de ruine en ruine ;
Autour de lui tout meurt ; la vie, à chaque pas,
Rend plus lourde à son front la couronne d'épine ;
Mais il marche toujours, résigné, triste et las.

Il faut l'amour à l'âme et l'air à la poitrine ;
J'aimai, je fus aimé, je me souviens, hélas !
Et je rouvre en mon cœur ma blessure divine,
Pour qu'elle saigne encore et ne guérisse pas.

Pleurant, je me recueille aux heures du silence,
Enivré de douleur et tout fier de souffrir ;
Une chère pensée en moi ne peut mourir.

Comme un vase a gardé le parfum d'une essence,
D'un souvenir mon cœur est encore embaumé ;
Je me souviens et j'aime après avoir aimé.

SOUS LES ARBRES.

C'était la saison des amours!
C'était le temps où la colline
Se fait belle pour les beaux jours!
L'air tiède, effleurant l'aubépine,

Apporte au rêveur qui chemine
Un parfum renaissant toujours,
Et la brise de l'herbe fine
Courbe à peine le frais velours.

L'amour invite à la paresse,
Et je m'assis, et ma maîtresse
Me dit : « Les oiseaux amoureux

« Se becquètent sous la feuillée...
« Tes doux baisers m'ont réveillée ;
« Aimons ! vois comme ils sont heureux ! »

COLLES AMORIS.

O contours veloutés, mamelles féminines,
Dont une coupe grecque a moulé la rondeur,
Une robe nous cache et votre exquise odeur,
Et de vos deux boutons les fraises purpurines.

Les beaux seins rebondis creusent sur les poitrines
Un amoureux vallon où fleurit la pudeur;
Un souffle égal et tiède, ou haletant d'ardeur,
Mystérieux volcan, soulève les collines.

Là nous buvons le lait, la force et la santé ;
Notre sang, pur et chaud, sort du sein de la femme,
Et plus tard par l'amour nous lui rendons notre âme.

L'amant, las de baisers, pose avec volupté
Entre ces blancs coteaux sa tête nonchalante
Et s'endort, écoutant le cœur de son amante.

RÉSOLUTION.

Si j'étais assez fou pour prendre une maîtresse,
Pour redonner mon cœur que j'ai donné souvent,
Pour effeuiller encor les fleurs de ma jeunesse,
Pour me nourrir de pleurs, de soupirs et de vent;
Si je brûlais, hélas! les parfums de mon âme
Sous les pieds adorés d'un ange ou d'un démon,
Si j'avais encor soif des baisers d'une femme,
Je la choisirais vierge, ou je lui dirais : Non.

Je la désirerais ni petite ni grande;
Je lui voudrais les doigts bien effilés et longs,
Et des yeux noirs ou bleus, mais fendus en amande,
Et des cheveux traînant à flots sur ses talons;
Je lui voudrais un teint frais comme la rosée,
Une lèvre très-rouge et de très-blanches dents,
Une tête coquette et fièrement posée,
Et deux seins rebondis pleins de désirs ardents.
Elle aurait de l'esprit: on ne s'en passe guère.
La volupté naîtrait à l'envi sous ses pas;
Son cœur serait naïf et sa gaîté légère;
Quant à ses vêtements, elle n'en aurait pas.

A MADEMOISELLE X....

Vous n'êtes point coquette et voulez rester sage,
Comme si vos vingt ans devaient durer toujours!
Le souvenir, oiseau dont le cœur est la cage,
Vous chantera plus tard vos premières amours.

Vous n'êtes point coquette, et vous laissez, ma chère,
Se briser dans mon sein la flèche du désir;
Vous n'osez pas me plaindre et voyez ma misère,
Mais vous me défendez d'en vivre ou d'en mourir.

Je baise votre bouche, où vient toute votre âme,
Ma main, que vous gardez, s'endort dans votre main,
Et vous levez vers moi deux yeux chargés de flamme,
Mais vous me renvoyez toujours au lendemain.

Puisque toute heure emporte un peu de la jeunesse,
Je voudrais, jeune encor, mordre au fruit défendu.
Il faut immortel pour attendre sans cesse....
Si vous m'aimez, petite, ah! que de temps perdu!

FRIVOLITÉ.

— Que vous ont fait vos yeux, marquise,
Pour pleurer du matin au soir?
As-tu, dans ton coquet boudoir,
Cassé ta glace de Venise?

T'es-tu, par aventure, assise
Sur ton fin griffon au poil noir?
Ta perruche sur son perchoir
A-t-elle dit une sottise?

Mais tu souris tout en pleurant.....
Ces pleurs, qui te rendent plus belle,
Regrettent-ils un infidèle?

— Mon rosier d'Espagne est mourant;
Depuis deux jours que je l'arrose,
Il n'a fleuri que d'une rose.

A MA MIE.

Je revois le lit blanc et l'alcôve bien close
Où, la nuit, tu dormais, fraîche comme une rose,
Où l'amour infidèle a quelquefois pleuré.

Là, ma main dénoua ta chevelure sombre,
Et nul jaloux ne sut ni l'endroit ni le nombre
Des baisers qui pleuvaient sur ton corps adoré.

Ta poitrine, où ton cœur, comme un ramier, roucoule,
Esquissait dans les plis les rondeurs de son moule,
Lorsque tu reposais, lasse de nos amours.

Tes grands yeux se rouvraient pour sourire à l'aurore,
Et d'un baiser nouveau je te fêtais encore.....
Mais le lit resta vide, et je t'attends toujours.

LE SOIR.

Les teintes empourprées
Du couchant tout en feu,
Les lueurs bigarrées
Nageant dans le ciel bleu,
Meurent décolorées,
Et les pâleurs du soir
Flottent dans le ciel noir.

L'ombre dans la campagne
Descend lente et sans bruit ;

La fraîcheur accompagne
Les voiles de la Nuit;
Derrière la montagne,
De la lune d'argent
Monte l'orbe changeant.

Le ver luisant, dans l'ombre,
Allume une fleur d'or;
L'herbe redevient sombre,
Brille et s'éteint encor;
Des étoiles sans nombre,
Qu'effarouchait le jour,
Se lèvent tour à tour.

L'aile d'un scarabée,
Un oiseau fugitif,
Une tige courbée
Par un frelon lascif,
Une feuille tombée,
Comme un gémissement
Frissonnent vaguement.

L'amoureuse Nature
Exhale ses langueurs,
Et mollement murmure

Ses mourantes rumeurs;
Le vent sur la verdure
Court d'un souffle léger
Et semble voltiger.

Le vieux chêne balance
Ses rameaux étendus,
Il raconte au silence
Des souvenirs perdus;
Et, dans la plaine immense,
De vaporeux rayons
Caressent les sillons.

Ombre triste et sereine,
Couvre mon front rêveur!
Que ton calme ramène
Le calme dans mon cœur!
O Nuit! mon âme est pleine,
Devant ton ciel béni,
Du mal de l'infini.

MISANTHROPIE ET REPENTIR

I

Où s'en va notre vie? où s'en vont nos pensées?
Nos souvenirs, rameaux à moitié défleuris,
Où soupirent en vain des colombes blessées,
Dans notre âme attristée effeuillent leurs débris.

On voudrait revenir sur les routes laissées,
Retrouver sa foi vive et ses rêves chéris,
Revivre une heure encor dans les heures passées,
Et s'asseoir libre, en paix, sous de jeunes abris.

L'ombre descend sur nous plus large et plus profonde ;
Et, les pieds déchirés par les ronces du sort,
Nous mourons tous les jours en courant vers la mort.

L'inexorable Ennui qui désole le monde
Au-dessus de nos fronts plane comme un corbeau,
Et de son aile noire il nous pousse au tombeau.

II

Je me sens, jeune encor, mourir de lassitude,
D'ennui, ce mal cuisant dont on n'a point pitié;
Je hais l'humanité, je hais la solitude,
Où, n'ayant rien appris, je n'ai rien oublié.

Ma vie est un coteau dont la montée est rude;
Sur la foi vainement mon bras s'est appuyé,
Et je marche à tâtons, dans mon incertitude,
Déjà las de l'amour et las de l'amitié.

Je m'avance, courbé, l'âme pleine de joie,
Vers mon tombeau, qui tarde à dévorer sa proie,
Une sueur de sang, flot noir, baigne mes pas ;

Mon cœur tombe en lambeaux sous l'ennui qui le mine,
Et quand la mort viendra, dans ma froide poitrine,
Frapper mon cœur, — la Mort ne l'y trouvera pas.

III

Comme le firmament, les âmes ont leur brume
Qui voile les rayons de l'intime soleil ;
L'esprit doute, le cœur dort un ingrat sommeil.

Des maux qu'on a soufferts on sent monter l'écume,
D'un blasphème inutile on menace les cieux,
On insulte l'autel d'où l'on chassa ses dieux.

Et puis l'âme s'apaise et veut encor sourire
Aux chères visions fuyant dans le lointain :
Le soir calmé pardonne au bonheur du matin.

Ainsi je m'étonnais d'avoir osé maudire,
Puisque, en rouvrant mon cœur, j'y retrouve toujours
Les vieilles amitiés et les jeunes amours.

III

IV

N'avez-vous pas au fond de l'âme,
Si d'amour vous avez langui,
Le cher souvenir d'une femme,
Qui vous aima, qui vous a fui?
C'est un rayon d'or, une flamme,
Dans les brouillards de votre ennui.

Il ne faut pas qu'on désespère,
Qu'on ferme son cœur ou sa main,
Ni qu'on s'acharne à sa misère :
Pour qui doute sur son chemin,
La veille tient une lumière
Devant les pas du lendemain.

LES MÈRES.

Lassé de mes vaines chimères,
Souvent je m'émeus pour les mères
Qui marchent, sans gémissement,
Dans l'ombre et dans la solitude,
Pardonnant à l'ingratitude,
Toujours mères, même en dormant!

Toutes ces Niobés qui pleurent
Aiment sans récompense et meurent,

Ne regrettant que leur amour.
Ces cœurs ardents, ces humbles femmes
Nous donnent leur vie et leurs âmes
Pour des souffrances en retour.

Elles passent dans cette vie,
Dédaignant la moisson fleurie
Offerte à leur jeune beauté ;
Et tout ce qui chancelle ou tombe,
Près du berceau, près de la tombe,
Leur enseigne la charité.

Rien n'arrête leur saint courage,
Ni les lâchetés, ni l'outrage,
Ni les plus impures douleurs;
Et Dieu tout bas les entend dire :
« Enfants, gardez votre sourire;
« Nous, mères, nous gardons les pleurs. »

A UN POËTE.

Lorsque le moissonneur a fini sa journée,
Lassé, de sa chaumière il reprend le chemin;
Il regarde la plaine à demi moissonnée
Et compte les épis qu'il fauchera demain.
Si tu veux voir couler des heures plus tranquilles,
O poëte ! et sauver ton cœur trop agité,
Va dans la solitude et fuis le bruit des villes :
On se sent plus humain loin de l'humanité.

Il en est temps encor. N'attends pas que la vie
A ta mâle jeunesse imprime son affront,
Ou que le désespoir te tue, ou que l'envie
Insulte les lauriers qui naissent sur ton front.

Vois! les champs sont si beaux! la lumière est si pure!
Vois! le soleil partout pleut en rayons dorés!
Le sourire des cieux t'invite, et la Nature
A des baumes secrets de la foule ignorés.

Place ton cœur si haut qu'on ne puisse l'atteindre,
Fuis les amours payés par un ingrat adieu;
Et, si tu souffres, meurs dans l'ombre et sans te plaindre,
Résigné, l'âme fière et plein d'espoir en Dieu.
D'autres ont, avant toi, maudit l'heure, ô poëte!
Et perdu sans pâlir tous les biens que tu perds,
Et, vainqueurs ou vaincus, traversé la tempête;
Les maux dont tu gémis, d'autres les ont soufferts.

Combien en a-t-on vus, sans force et sans courage,
Tomber d'épuisement sous leur trop lourd fardeau!
Comme des lys fanés abattus par l'orage,
Ils dorment, allongés dans la paix du tombeau.
Lève-toi, lève-toi! sur le bord de la route,
Ne t'assieds pas, courbé par un lâche sommeil;
Mais du calice humain bois la dernière goutte;
Marche! affronte le vent, la pluie et le soleil.

Tu promenas ton cœur dans les chemins du monde,
D'où tu n'as rapporté que d'austères douleurs.

N'es-tu point fatigué de ta course inféconde?
Tes mains tiennent encor quelques branches de fleurs
Où tes yeux ont versé d'inutiles rosées;
Mais rendras-tu la vie à tes rêves défunts?
Non! tes illusions, sur leurs tiges brisées
Te jettent leur adieu dans leurs derniers parfums.

Sur la cime des monts, dans le creux des vallées,
Choisis les bois obscurs et les sentiers lointains:
On voit dans l'ombre, chère aux âmes désolées,
Se rallumer la fleur des souvenirs éteints.
Là tu sauras le prix des misères passées,
Là tu reverdiras de jeunesse et d'espoir;
Tes chants plus attendris et tes calmes pensées
Monteront vers le ciel dans les brises du soir.

Non, reste, sois sans peur, reste dans la mêlée,
Arme-toi de courage et cuirasse ton cœur:
Il te faudra lutter, pauvre lyre isolée,
Contre l'indifférence ou le dédain moqueur.
L'espérance fleurie est sœur de la jeunesse,
Et Dieu bénit les fronts qui ne sont pas joyeux;
Penché sur l'univers, il recueille sans cesse
Et les cris de notre âme et les pleurs de nos yeux.

RONDEAU.

Voudrais aimer, quoique déjà lassé
De maint amour et de mainte maîtresse;
Mais n'ose plus, aux champs où j'ai passé,
Cueillir encor les fleurs de la jeunesse.
Des plaisirs morts qui m'ont jadis bercé
Le souvenir sourit à ma paresse;
Croyant sentir la lointaine caresse
Des bras chéris dont je fus enlacé,
Voudrais aimer.

Mon pauvre cœur, qu'un ancien amour blesse,
De sa constance est-il récompensé ?
Ma bouche baise une odorante tresse,
Don que ma mie, en fuyant, m'a laissé ;
Pourtant je pleure et me meurs de tristesse :
Voudrais aimer.

LE DERNIER VÊTEMENT.

Demi-nue, elle dort, et sa chemise fine
De plis capricieux l'enlace mollement,
Sans cacher les rondeurs de sa ferme poitrine,
Peut-être vierge encor des baisers d'un amant.

La hanche s'épaissit et la chair se devine
Sous le tissu léger du jaloux vêtement,
Qui moule de ses reins la courbe florentine ;
Sa jambe se replie èt dort nonchalamment.

Sur sa bouche entr'ouverte un paisible sourire
Voltige; son sein blanc s'enfle, tremble et respire;
Ses cheveux dénoués baisent ses blancs genoux.

C'est le sommeil divin d'une déesse antique,
D'un marbre revêtu d'une blanche tunique...
O mortelle! ô Diane! il a neigé sur vous!

———

CONSOLATRIX AFFLICTORUM.

AU BARON PAUL DE RICHEMONT.

A l'heure où le soleil décline,
Éteignant son globe de feu,
J'irai m'asseoir sur la colline,
Loin des hommes et près de Dieu.

O mon amour, ô ma jeunesse!
Misères saintes du passé,
Pourquoi laissez-vous la tristesse
Dans l'âme où vous avez passé?
La Nuit dans les plis de son voile

Enferme le monde endormi,
Et, du haut des cieux bruns, l'étoile
Nous envoie un regard ami.
Devant la Nature bénie
Les pleurs même sont moins amers,
Tant est sereine l'harmonie
Qui meurt sous les grands rameaux verts!

A l'heure où le soleil décline,
Éteignant son globe de feu,
J'irai m'asseoir sur la colline,
Loin des hommes et près de Dieu.

Douce est l'ombre, doux le silence
Qui succède aux rumeurs du jour,
Comme une nouvelle espérance
Sur les ruines d'un amour.
Pourquoi le meilleur de la vie
Fleurit-il au commencement?
Est-il vrai que Dieu nous envie
Nos beaux jours morts si promptement?
Pourquoi ce qu'on gagne en pensée
Fait-il toujours gémir le cœur?
Pourquoi l'âme est-elle blessée
Par sa force et par sa grandeur?

A l'heure où le soleil décline,
Éteignant son globe de feu,
J'irai m'asseoir sur la colline,
Loin des hommes et près de Dieu.

O Nature, mère immortelle!
Quels maux n'as-tu point consolés?
Ta beauté tranquille et fidèle
Guérit les cœurs les plus troublés.
L'arbre où mes premières années
Éclataient en gazouillements,
A vu de ses branches fanées
Tomber ses frais enchantements.
J'erre seul, sans flambeau, sans guide;
Parfois je rougis de mes pleurs ;
Et mon cœur est comme un nid vide
Qu'ont dépeuplé les oiseleurs.

A l'heure où le soleil décline,
Éteignant son globe de feu,
J'irai m'asseoir sur la colline,
Loin des hommes et près de Dieu.

MES DEUX MUSES.

Ma Muse était naguère une nymphe païenne,
Une enfant de l'Hybla, dont le miel fut si doux;
— J'ai revêtu son corps de la robe chrétienne,
Je veux à la prière assouplir ses genoux.

C'était une Déesse, et sa courte tunique
Se soulevait au vent qui bouclait ses cheveux;
— Aujourd'hui c'est une âme, une vierge pudique,
Voilée, et souriant au fond de ses yeux bleus.

Vagabonde, courant pieds nus sous le feuillage,
Elle jetait en l'air l'éclat de sa chanson ;
— L'innocence a refait son cœur et son visage,
Et ses mains vont cueillir la divine moisson.

Elle aimait les chants grecs, les poëmes d'Homère,
Les marbres de Paros, la danse dans les bois ;
— Elle aime maintenant l'odeur de la prière,
Les bibliques clartés, l'Évangile et la Croix.

Jadis on l'a surprise au bord de la prairie,
Folâtre et se tressant des guirlandes de fleurs ;
— Les yeux au ciel, le front pâle de rêverie,
On lui voit sur la joue une trace de pleurs.

Viens ! nous avons souffert, pauvre Muse égarée ;
Nous souffrirons encore et ne nous plaindrons pas.
Envolons-nous tous deux vers la plaine azurée,
Et retournons à Dieu qui pardonne aux ingrats.

A UN ABSENT.

Ami que mon cœur se rappelle
Non sans plaisir,
Mon absence te parle-t-elle
De souvenir?

Cet esprit qui dans la paresse
Met ses amours,
Et qui pourtant jase sans cesse,
L'as-tu toujours?

As-tu gardé ce bon gros rire
Qui rit d'un rien,
Et ton doux visage, où respire
L'homme de bien?

As-tu perdu cette mémoire
Qui nous plaît tant?
Rends-tu neuve une vieille histoire,
En la contant?

Vois-tu la matinale aurore
Rougir les cieux,
Quand dans tes mains tu tiens encore
Un livre ou deux?

Dis, sais-tu de ta pipe aimée
Si tendrement,
Toujours caresser la fumée,
Comme un amant?

Es-tu brave devant un verre,
Gai compagnon,
Toi qui n'as d'autre cri de guerre
Qu'une chanson?

Et ta verve, aux bavards funeste,
    Et ta gaîté,
Et ton bon cœur, qui vaut le reste,
    T'ont-ils quitté?

Gardes-tu ce brin de folie,
    La seule fleur
Qui donne à cette fade vie
    Un peu d'odeur?

Dans ton souvenir qui sommeille
    Suis-je oublié?
Que mon vers bourdonnant réveille
    Ton amitié!

PASTEL.

A UNE FEMME BLONDE.

Belle, vous deviez naître au temps de la Régence,
Quand le cœur rarement se mêlait de l'amour ;
Vous avez la fraîcheur, la grâce et l'arrogance,
Comme ces blonds pastels qu'a crayonnés Latour.

N'êtes-vous point duchesse, ou tout au moins marquise,
Et ne comptez-vous pas des rois dans vos aïeux ?
D'aventure, allez-vous au sermon, à l'église,
Avec un missel d'or trop coquet pour les cieux ?

Avez-vous falbalas, diamants, équipage,
Une adroite soubrette, un mari point jaloux?
De vos lèvres de rose ignorez-vous l'usage
Et laissez-vous longtemps les galants à genoux?

Dorat, dans un quatrain, vous nomma-t-il Climène,
Amaranthe ou Philis, bergère d'un troupeau ?
Vos robes à paniers, les portez-vous sans gêne?
Votre éventail d'ivoire est-il peint par Watteau?

Votre boudoir est-il tout peuplé de rocailles
Et de festons mignards au plafond suspendus ?
Vous souvient-il encor des soupers de Versailles,
Et des petits Amours qui dansaient peu vêtus?

Votre nez aquilin becquetant votre bouche,
Vos cheveux retroussés, quoique sans poudre, hélas!
Au coin de votre joue une adorable mouche,
Rappellent un bon temps qui ne reviendra pas.

A UNE PETITE FILLE.

Petite fille, un jour, tu seras grande et belle !
Alors de ta beauté tu sauras la douceur ;
Quelque vague soupir, envolé de ton cœur,
Trahira les trésors cachés dans ta prunelle.

Deux boutons fleuriront sur ta double mamelle,
Et les femmes en toi reconnaîtront leur sœur ;
Tes yeux seront voilés, et la fraîche pudeur
Ornera ton front blanc d'une grâce nouvelle.

Ton regard, plus rêveur, caressera les cieux,
Tu trouveras moins doux les baisers de ta mère,
Ta bouche suspendra ta distraite prière ;

Et dans ton sein gonflé, nid rose et gracieux,
Quand luira pour ton cœur la saison printanière,
L'amour viendra chanter, oiseau mélodieux.

LE RENOUVEAU.

A MADAME C.

Le mois d'Avril d'un pied léger
Court et danse dans la prairie;
Dans l'air on l'entend voltiger.
Il entr'ouvre sa main fleurie,
D'où s'échappent de verts bourgeons,
Des muguets et des violettes,
Des lilas et des pâquerettes.
Les bois retrouvent leurs chansons,

L'air s'attiédit, l'arbre babille;
La Terre coquette s'habille,
Sur sa robe aux nobles couleurs
Brode des feuilles et des fleurs,
Et sourit, si jeune et si belle,
Que le Soleil, amoureux d'elle,
Vient la caresser tous les jours.
C'est la saison fraîche et nouvelle,
Saison des nids et des amours!

Votre poitrine se soulève,
Madame, aux souffles du printemps;
Votre œil parle, votre cœur rêve,
Et tout refleurit dans les champs.
Mettez votre chapeau de paille,
Jetez sur votre fine taille
Une écharpe, et que votre bras
Sur le mien doucement s'appuie!
Pour que l'heure gaîment s'enfuie,
Nous marcherons à petits pas;
Parmi les parfums de la haie,
Nous causerons, dans le sentier,
Sans que le passereau s'effraie,
Des fêtes de l'hiver dernier,

De chiffons ou de poësie,
Du printemps, de tout et de rien:
Ou, si c'est votre fantaisie,
Nous laisserons notre entretien
Se perdre dans la rêverie,
Comme sous l'herbe un filet d'eau.

Je veux vous conter à l'oreille
Un conte gai comme un oiseau
Quand l'aube au matin le réveille.
Mais, dans le siècle où nous vivons,
Une pensée aux courts jupons,
Qui laisse voir sa jambe nue,
N'est point partout la bien-venue,
Et blesse les yeux pudibonds.
On s'affuble d'un masque honnête
Pour taquiner les gens de bien,
Et l'on fait le mal en cachette
Pour que le ciel n'en sache rien;
On veut effacer du visage
Les sourires venus du cœur ;
On craint la verdeur du langage,
L'esprit français doux et moqueur,
Le mot léger, l'humeur badine ;
Comme le Tartuffe à Dorine,

On offre son dévot mouchoir
Au sein que l'on ne saurait voir.
Demain on sifflera Molière !

A quoi bon se mettre en colère ?
Les sots seront toujours des sots.
Qu'ils dorment dans leur lourd repos,
Sans cœur, sans joie et sans lumière,
Loin du rire et de la gaîté !
Je reviens à vous, chère dame.
Mon conte par sa nudité
Pourrait effaroucher votre âme,
Votre âme faite pour prier.
Votre cœur est pur, et je n'ose
Oter ses feuilles à la rose
Et ses roses à l'églantier.
La Muse à la pudique joue
Aime les paroles de miel,
La Muse est chaste et désavoue
Tout ce qui ne vient pas du ciel.

LE CIERGE.

En été, l'abeille erre autour des roses,
Sur les buissons verts ouvre une aile d'or,
Éveille la tige endormie encor,
Pour cueillir le suc des métamorphoses.

Le cierge vient des fleurs, des abeilles, du miel.
A l'heure où les chrétiens s'inclinent en prière,
Dans la pénombre sainte il verse sa lumière
Et, comme un lys mystique, il parfume l'autel.

A travers les arceaux sa lueur indécise
Tremble, comme une étoile au tomber de la nuit;

Il baise d'un reflet, qu'un séraphin conduit,
Le front du nouveau-né que le prêtre baptise.

Les vierges de douze ans, aux premiers jours de mai,
Le cœur tout palpitant d'émotions divines,
Prêtes à recevoir leur Dieu dans leurs poitrines,
Rêvent avec amour sous un cierge enflammé.

Dans ses longs voiles blancs, sous sa blanche couronne,
La jeune fiancée attend, à deux genoux,
Qu'on bénisse sa main dans la main de l'époux,
A l'ombre des clartés d'un cierge qui rayonne.

Il veille des mourants les suprêmes douleurs;
Pendant que l'encens fume et que l'orgue soupire,
Près de la bière il brûle, et les gouttes de cire
Sur le drap triste et noir tombent comme des pleurs.

Cours, abeille, aux champs où fleurit le cierge,
Voltige dans l'air, dans les chauds sentiers,
Et va butiner sur les églantiers
Le miel odorant et la cire vierge.

A MADAME LA BARONNE L. DE M.

Consoler les mourants, quand vient l'heure dernière,
Sous l'adorable nom de sœur de charité;
Dormir d'un sommeil pur qu'a bercé la prière,
Au fond de la douleur chercher la vérité;

Aimer Dieu, ses amis, la nature et sa mère,
Dans une âme sans tache enchâsser la beauté;
Vivre pauvre, et savoir sourire à sa misère,
Et mourir doucement dans son obscurité;

Amasser sur la terre une moisson divine,
Dût-on porter au front la couronne d'épine,

C'est adoucir sa vie et parfumer son cœur,
Mais le Plaisir, oiseau passager et frivole,
Loin de nous, sans laisser une trace, s'envole
Et dans l'air en fuyant siffle un adieu moqueur.

ADIEU, PANIERS.

Les jeunes gens, au bal, vantaient votre beauté ;
Comme les papillons qui cherchent la lumière,
De vos deux pieds légers ils suivaient la poussière.
Quand votre corps fuyait, par la valse emporté,
Sur vos bras nus courait une folle dentelle ;
Vous saviez le grand art de plaire et d'être belle.
De votre rond corsage un camélia blanc,
Où volaient mes soupirs, espérances discrètes,

Tomba sans s'effeuiller; je le pris en tremblant....
  Adieu, paniers! les vendanges sont faites.

Huit jours s'étaient passés, nous nous connaissions mieux.
Je vous aimais, madame, et j'osai vous le dire;
Vous m'en avez puni par un câlin sourire,
Votre bouche avoua ce que savaient mes yeux.
Et, comme si l'amour n'était qu'une prière,
Je fus à vos genoux pendant une heure entière;
Nous restâmes longtemps sans parler, mais l'amour
Emporta dans le ciel nos âmes satisfaites.
Y songez-vous encor, madame, à ce beau jour?...
  Adieu, paniers! les vendanges sont faites.

Puis le tiède Printemps amollit votre cœur.
Livrant au vent lascif votre jupe brodée,
Vous couriez dans les prés, çà et là retardée
Par un arbre chantant, par une haie en fleur.
Nous nous sommes assis sur l'herbe molle et verte.
Le Désir dénoua votre robe entr'ouverte;
Comme un oiseau mouillé votre sein frissonna,
Je mordis de baisers vos lèvres inquiètes,
Et sur votre beau corps le plaisir butina....
  Adieu, paniers! les vendanges sont faites.

Où donc sont nos amours ? où donc est le soleil
Qui brûlait de baisers les ceps de la colline ?
Le vent n'épargne pas les buissons d'aubépine ;
La nature et le cœur ont besoin de sommeil.
Vous en souvenez-vous, ma chère ? Quel dommage
Que ce qu'on aime tant soit d'un si court usage !
Mais aux soleils prochains la vigne va mûrir.
Mon verre est déjà vide et mes lèvres sont prêtes ;
Sous un jeune regard l'amour va refleurir....
Adieu, paniers ! les vendanges sont faites.

A UNE VIERGE DE SEIZE ANS.

Jeune vierge, l'amour dans un sein printanier
Tôt ou tard s'éveille ;
Il rôde autour du cœur, comme vole une abeille
Autour d'un rosier.

Il pique doucement le désir qui sommeille
Et qui, prisonnier,
Prend son vol, agaçant d'un soupir familier
La bouche vermeille.

Le bouton s'ouvrira sous l'effort de la fleur.
Vainement ta mère
Protége le trésor de ton chaste bonheur.

De ta virginité sois moins sûre et moins fière :
De l'amour, ma chère,
Tes deux seins rondelets défendent mal ton cœur.

LES COURTISANES

I

Amour, âme du monde, immortelle pensée,
Chaste fleur de l'Éden par la femme perdu,
Larme que le doux Christ sur la croix a versée,
Comme Judas son Dieu, des femmes t'ont vendu !
Enfants, la Mort eût dû les prendre, toutes pures,
Et faucher le lys blanc de leur virginité,
Avant que la débauche eût mis ses flétrissures
Sur leurs fronts innocents et vêtus de beauté.

La misère les berce, et, comme une marâtre,
Leur souffle jour et nuit la peur du lendemain ;
Puis, par un soir d'hiver, quand le feu manque à l'âtre,
Lorsqu'il neige au dehors, lorsque l'heure sans pain
Frappe désespérée et sombre à la mansarde,
Lorsque leur front pâli penche vers le tombeau,
Faust, les mains pleines d'or, sur leur seuil se hasarde,
Leur sourit, les appelle, ouvre son noir manteau,
Et dans ses plis de feu les traîne vers l'abîme.
A travers les splendeurs, le scandale et le bruit,
Le torrent de la vie emporte la victime ;
Mais le bourreau lassé retombe dans sa nuit.

II

Vous les verrez danser, rire, chanter et boire,
Changer d'amants, de noms, de logis tour à tour,
Gaspiller leur beauté, sans regret ni mémoire,
Et ne jamais aimer, — par respect pour l'amour !
Vous les verrez courir folles dans les orgies,
Promener dans Paris des laquais galonnés,
Essuyer des baisers à leurs lèvres rougies,
Des baisers que l'amour ne leur a point donnés!

Vous les verrez enfin, insouciantes filles,
Descendre à pas pressés des hauteurs du plaisir,
Reprendre leur misère et leurs vieilles guenilles,
Sans amis, sans enfants, sans cœur, sans avenir.
Que leur restera-t-il des heures dispersées?
Est-il un seul débris sauvé de leurs beaux jours?
Est-il un rayon pur au fond de leurs pensées,
Un amour qui survive à leurs autres amours?
Leur âme inhabitée est une solitude
Où d'aucun souvenir ne s'ouvriront les fleurs:
L'Amour, qui tôt ou tard punit l'ingratitude,
Ne leur a pas laissé l'amer bienfait des pleurs.

III

Oublieuses des jours qui passent comme un rêve,
De l'âge inévitable et du terme fatal,
Presque toutes s'en vont, quand leur fête s'achève,
Vieilles avant le temps, mourir à l'hôpital.
Aussi, lorsqu'on les voit, insolemment parées,
Ivres de leur folie, on veut plaindre leur sort,
Ou maudire, ou sauver ces femmes égarées
Qui, d'un front souriant, se hâtent vers la mort.

Sur ce fumier banal gît peut-être, oubliée,
Une fleur où l'amour butinerait son miel,
Fleur dont la tige faible, et par les vents ployée,
A besoin de la pluie et des brises du ciel.
Si quelque ange, déchu de sa beauté première,
Venait, comme Cédar, à passer devant moi,
De ses ailes ma main secoûrait la poussière,
Et je l'aimerais tant, qu'elle croirait en toi,
Amour, divin Amour, ô toi qu'elle profane!
O toi qu'elle trahit par un baiser moqueur!.
O toi qui dois gémir, lorsque la courtisane
Souille, en les prononçant, les mots sacrés du cœur!

IV

Non, gardons-nous d'aimer ces filles dégradées
Qui font à l'âme un mal qui ne se guérit pas ;
Dédaignons leur jeunesse et leurs robes brodées,
Fuyons même la trace où posèrent leurs pas.
Que de pleurs, diamants tombés des yeux des mères,
Se sont cristallisés pour ces reines d'un jour!
Que de fils ont payé des amours mensongères
A l'affamé troupeau des vendeuses d'amour !

Ils leur livrent sans peur leurs jours, leurs nuits, leur âme,
Pendant que, sous le toit d'une chaste maison,
Une enfant de quinze ans, qui demain sera femme,
Attend l'hymen promis à sa mûre saison.
Va, retourne au désert, ô sœur de Madeleine !
Sans parfums, et pieds nus, et les regards baissés,
Cherche sous les palmiers une fraîche fontaine
Où ta lèvre boira l'oubli des jours passés.
Meurtris ta chair ! Ton front, plus pâle qu'une étoile,
Peut s'empourprer encor de pudique fierté ;
Dénoue autour de toi tes cheveux comme un voile,
Pour y cacher tes pleurs, ta honte et ta beauté !

A UN JEUNE HOMME.

Tu te plains de la vie, ô jeune homme insensé!
Ta précoce pâleur raconte ta misère;
Souriant à la mort, triste et déjà lassé,
Tu veux briser la coupe à tes lèvres amère.

Tu ne sais pas encor ce que vaut le passé!
Efface de tes pleurs la trace passagère;
Prends-y garde! Ton cœur n'est pas le seul blessé.
Car l'ennui de ton front vieillit ta pauvre mère.

Les fleurs de l'espérance et les fruits de l'amour,
Qui couvrent ton chemin de parfums et d'ombrage,
Ne consolent-ils pas tout le long du voyage?

Moi, j'aime sans remords, j'aimerai sans retour,
Ces deux rouges soleils où se chauffent les âmes,
La vieillesse du vin, la jeunesse des femmes.

———

LES CHEVEUX DE LA FEMME.

Savez-vous quelque chose au monde
D'aussi beau que de beaux cheveux,
Qu'une tresse châtaine ou blonde,
Que des bandeaux noirs et brumeux?

Boucles où le caprice abonde,
Crespelures au jet fougueux,
Nattes légères comme l'onde,
Folâtrent sur les cols neigeux.

O fraîches têtes féminines,
Vous avez des odeurs divines,
Comme les champs au mois de mai.

Je mourrais, ma mie, avec joie,
Si dans tes longs cheveux de soie
Mon corps pouvait être embaumé.

FÉLICIA.

Fragment.

—

A Jules de la Madelène.

« Que n'as-tu le repos de ces calmes retraites,
« O ma fille ! — Ton cœur à des peines secrètes
« S'abandonne, et ton front se courbe sous l'ennui
« Qui fane ton visage et vient trop tôt pour lui.
« Quand tout autour de nous le parfum des montagnes
« D'un souffle fécondant rafraîchit les campagnes,
« Quand les rayons dorés qui pleuvent du soleil
« Entourent notre toit d'un vêtement vermeil,
« Quand le printemps, fertile en chansons infinies,
« Peuple les nids d'oiseaux et les airs d'harmonies,

« Quand les cieux sont dorés de tous les feux du jour,
« Quand de la terre à Dieu monte un hymne d'amour,
« Tu gémis à l'écart.— Oh ! que n'es-tu, ma fille,
« Heureuse du printemps et du soleil qui brille !
« Tu te plais à rêver, toujours seule, et, le soir,
« Sur mes pauvres genoux tu n'oses plus t'asseoir.
« Je suis ta mère, enfant ! — Du mal qui te consume,
« En me le confiant, adoucis l'amertume ;
« Tu le sais, tu m'es chère, et ma tendre amitié
« De tes moindres chagrins veut au moins la moitié.
« Tes secrets sont les miens ; ta mère qui t'écoute
« Abonde de pardons pour l'aveu qui te coûte.
« Une peine avouée est plus légère au cœur ;
« Assieds-toi, parle-moi comme on parle à sa sœur.
« Si tu me fuis, quel bras soutiendra ma faiblesse ?
« Tu devais apporter la joie à ma vieillesse :
« Ta tendresse, ta vie ! ai-je d'autre trésor ?
« N'attriste pas les jours que Dieu me garde encor. »

Félicia lentement leva sa belle tête,
Aussi pâle qu'un lys blessé par la tempête,
Et vint, près de sa mère, en silence s'asseoir.
On sentait qu'un amour coupable ou sans espoir
Tenait fermé son cœur et sa bouche fermée,
Qu'elle aimait trop, hélas ! ou n'était point aimée :

Son front était voilé; l'habitude des pleurs
De sa joue amaigrie avait séché les fleurs.
Dans un soupir ardent elle exhala sa plainte,
Baissa les yeux et dit d'une voix presque éteinte :

« Mère, je suis ingrate, et, prompte à m'accuser,
« Je vous demande ici le pardon d'un baiser.
« Je me sais criminelle, et je garde en moi-même
« Le secret de ce mal dont je meurs et que j'aime;
« La honte, chaque fois que j'ai voulu parler,
« Seule arrêta ma voix prête à le révéler.
« Je me suis tû longtemps.... Sans vous que deviendrais-je,
« Si Dieu me retirait l'appui qui me protège?
« Ma faiblesse est égale à mon affliction;
« Aidez-moi, par pitié! La consolation
« De vos lèvres descend, pareille à ces rosées
« Qui relèvent des fleurs qu'on n'a point arrosées.
« Non, les grandes douleurs ne se consolent pas,
« Et votre amour en vain s'attache à tous mes pas....
« J'espérais de la vie une fête plus belle;
« Mais quand la douce Mort, de sa main fraternelle,
« Aura sur mes yeux las posé son lourd bandeau,
« Ma mère, viendrez-vous prier sur mon tombeau? »

A UN AMI.

Vous avez quelquefois aimé : c'est la folie
La moins rare en ce monde et la plus douce au cœur.
Vous êtes-vous penché sous la mélancolie,
En regardant la tombe où dort votre bonheur ?

De mes regrets jaloux mon âme est trop remplie,
Je hais mon désespoir, mes larmes de fureur,
Et je veux ignorer comment l'amour s'oublie,
Car mon amour m'est cher jusque dans ma douleur.

Je ne reverrai plus ma jeune bien-aimée;
Ma blessure récente est à peine fermée,
Demain le souvenir la couvrira de fleurs.

De ce qu'on aime, hélas! les adieux sont rapides....
Ne vous étonnez point de voir mes yeux humides:
Je n'ai pas eu le temps d'en essuyer les pleurs.

COQUETTERIE NOCTURNE.

Tout repose, tout dort. Seule, Saphica veille.
Écartant ses cheveux avec ses jolis doigts,
Guette-t-elle l'espoir d'une lointaine voix?
Aux plaintes de la Nuit prête-t-elle l'oreille?

Non, les heures vont vite, et la terre sommeille.
Un souvenir d'amour, d'hier ou d'autrefois,
Semble errer sur sa bouche et sourire à la fois,
Comme sur une fleur joue une blonde abeille.

Elle quitte son lit et court à sa psyché,
Se balance, coquette, et de l'œil se câline,
Comme cet enfant grec qui sur les flots s'incline.

Son front, qu'elle étudie, avec art est penché ;
Pour des combats nouveaux renouvelant ses armes,
Elle essaye au miroir la force de ses charmes.

CONTRE LES RÊVEURS.



Pourquoi ces mots pompeux sur la nature humaine?
Faut-il, à tout propos, immoler le réel,
Courir vers l'idéal, ombre fuyante et vaine,
Tant dédaigner la terre et ne songer qu'au ciel?
A quoi bon? — Notre corps nous ramène sans cesse
A ce monde qu'en vain nous essaîrions de fuir:
Hommes, nous y tenons par l'humaine faiblesse,
Par deux liens puissants, la peine et le plaisir!

Ne penchez plus sur nous l'urne de vos chimères,
D'où tombent, flots amers, des désirs sans espoir,
Rêveurs ! ne venez pas mettre à nu nos misères :
Nous ne fermons les yeux que pour ne les point voir.
Pourquoi monter si haut? Mieux vaut se laisser vivre
Et borner ses désirs à ce vaste univers....
L'amour, coupe brûlante où tout homme s'enivre,
Ne console-t-il pas des maux déjà soufferts?

Femme, si je te vois belle, je te pardonne
Tes caprices de cœur recommencés toujours,
Et, quel que soit le rang que ton amour me donne,
Je respecte la tombe où dorment tes amours.
Lorsque je suis assis devant une bouteille,
Je ne suis point jaloux si le verre où je bois
Fut déjà caressé d'une lèvre vermeille,
Rougi d'un autre vin, touché par d'autres doigts.

Amis, ne demandons pas trop à chaque chose ;
Non, cherchons dans les cieux la lumière du jour,
Dans les ruches le miel, le parfum dans la rose,
L'ivresse dans le vin, dans la femme l'amour.

L'AIGLE ET LE ROSSIGNOL.

A Auguste Barbier.

L'AIGLE.

Mon aire est sur les monts, plus haut que les nuages.

LE ROSSIGNOL.

Je cache mon doux nid dans l'ombre des bocages.

L'AIGLE.

J'aime le bruit des vents, la foudre et les éclairs.

LE ROSSIGNOL.

L'isolement, la brise et les chants me sont chers.

L'AIGLE.

D'un coup d'aile, hardi, je déchire la nue.

LE ROSSIGNOL.

Autour du bois natal ma trace est inconnue.

L'AIGLE.

Je cherche le soleil.

LE ROSSIGNOL.

Je fuis l'éclat du jour.

L'AIGLE.

Je suis l'Ambition.

LE ROSSIGNOL.

Et moi, je suis l'Amour.

AUTREFOIS.

Vous est-il arrivé d'errer, seule, le soir,
Rêvant, le sein gonflé d'un amoureux espoir,
De fouler les sentiers de mousse et de verdure,
De savourer l'odeur de la fraîche nature?
Avez-vous écouté les lointaines rumeurs
Qui s'élèvent du sol, comme un parfum des fleurs?
N'osant troubler des nuits la tristesse éternelle,
Un oiseau, sur le bord de son nid, bat de l'aile,
Lorsque le rossignol, qui se souvient toujours,

Raconte encore au vent ses antiques amours.
Les grands arbres épars, balancés sous la nue,
Sèment dans l'air les mots d'une langue inconnue.
Une blanche vapeur, comme un léger manteau,
Flotte sur la campagne, argente le coteau ;
La lune, blond sourire, au fond du paysage,
Brode ses rayons d'or dans l'ombre du feuillage.
O nuit, nuit étoilée ! ô paix du firmament !
O consolations profondes du silence !
Le cœur, blessé d'amour et blessé d'espérance,
Peut devant vous souffrir et pleurer librement.

La chevelure au vent mollement se soulève;
On marche à petits pas, au hasard, et l'on rêve,
Et plus d'un souvenir voltige autour de vous,
Tantôt grave et plaintif, tantôt paisible et doux.
Loin des hommes, l'amour respire plus à l'aise ;
La nature est sereine, et le chagrin s'apaise.
On reprend la douceur de son premier aveu
Qui n'eut d'autres témoins que deux bouches et Dieu,
Et l'on sent de son cœur remonter un sourire.
On achève des mots qu'on eût voulu se dire ;
On appelle l'absent qui ne vous entend pas,
Dans le bruit d'une feuille on reconnait son pas:
La poitrine s'agite, on détourne la tête,

A de nouveaux baisers la bouche est déjà prête.
Auprès du bien-aimé, qui doit venir demain,
L'heure serait si belle et si beau le chemin!
On se parlerait bas ; les fleurs plus embaumées
Méleraient leurs senteurs aux paroles aimées.

Mais pour nous vainement le jour succède au jour :
Le monde nous sépare et nous défend l'amour.
Non, nous n'irons plus, vous, sur mon bras appuyée
Et penchant sur mon cou votre tête oubliée,
Moi posant doucement la main sur votre cœur ;
Nous n'irons plus tous deux cacher notre bonheur
Sous les rameaux du parc, par une nuit bien sombre,
Causer et nous asseoir sur un tertre, dans l'ombre.
Nous sommes condamnés à ne point nous revoir.
M'envoyez-vous, de loin, vos meilleures pensées?
Pleine du souvenir des tendresses passées,
Errez-vous quelquefois, seule et pleurant, le soir?

A MADEMOISELLE ANNA M.

Enfant aux grâces virginales,
De tes yeux sont tombés des pleurs,
Comme des gouttes matinales
Qui débordent du sein des fleurs.

Étais-tu, quand tu t'es levée,
Pâlie ou laide à ton miroir?
Ou ta toilette inachevée
Cause-t-elle ton désespoir?

Est-ce une robe chiffonnée,
Un chapeau neuf te coiffant mal ?
Est-ce une couronne fanée
Qui t'empêche d'aller au bal ?

Est-ce la prochaine espérance
D'un plaisir longtemps attendu ?
Est-ce un ennui de l'innocence,
Qui guette le fruit défendu ?

Sont-ce des larmes de tristesse,
Ou de joie ou de souvenir ?
Est-ce la lointaine caresse
D'un bonheur vu dans l'avenir ?

A dix-huit ans parfois l'on pleure,
Comme on sourit, sans y songer ;
Les longs chagrins durent une heure,
On peut s'attrister sans danger.

A ton âge le cœur bat vite,
L'esprit vagabonde en rêvant,
Et cette rêverie invite
A jeter des soupirs au vent.

Quel ennui peut troubler ta joie
Et ta chaste sérénité?
Ces pleurs, que le hasard t'envoie,
Doivent arroser ta beauté.

Non, garde pour plus tard tes larmes,
Belles perles de tes beaux yeux,
Pour l'heure où la vie est sans charmes,
Pleine de regrets et d'adieux.

Si c'est le mal que je devine,
Je n'ose pas te plaindre, enfant,
Car l'amour a, dans ta poitrine,
Déposé son nid triomphant.

Aimer,— quelle douce misère!
Les fleurs vont fleurir sous tes pas;
Aime! console-toi, ma chère,
Ne pleure plus: on n'en meurt pas.

LES TROIS FEMMES.

La Blonde a pris au ciel l'azur de ses yeux bleus,
Aux épis jaunissants l'or de sa chevelure,
Aux buissons d'églantier la neige vive et pure
Qui colore son teint et ses charmes frileux.
C'est la fille du Nord, rêveuse et caressante.
Aux petits airs boudeurs, à la grâce indolente :
C'est une fraîche fleur qui se fane en un jour,
C'est une enfant que blesse un trop fougueux amour.

La Brune aux noirs bandeaux est peut-être plus belle;
Dans sa poitrine veille un cœur fier et hardi;
Le velours de sa joue est pâle, et le Midi
Inonde de soleil sa profonde prunelle
Elle aime et veut aimer, et devant son miroir,
Le matin, elle rêve aux orages du soir,
Et l'essaim des désirs, implacables abeilles,
Ensanglante la fleur de ses lèvres vermeilles.

La Blonde, c'est le jour! la Brune, c'est la nuit!
La Châtaine, leur sœur et deux fois leur rivale,
En est le crépuscule et l'aube matinale,
Rayon demi-voilé qui s'efface et qui luit!
Ses cheveux nuancés vont de l'or à l'ébène,
Son front est coloré d'une teinte incertaine;
Et son œil, orangé, gris ou bleu, brun ou vert,
Jette un éclair de feu qu'attendrit un sourire.
Sa figure sereine est comme un livre ouvert
Où sans peine l'amant peut épeler ou lire
Les transparents secrets qui fleurissent son cœur.
Celle que j'aime, moi, n'est ni brune ni blonde;
Le regard de ma mie en caresses abonde;
C'est un ange d'amour, de grâce et de douceur!

RAPHAËL.

L'amour et le génie, au jour de ta naissance,
Ont sacré ton beau front d'un baptême immortel,
Et les Muses, tes sœurs, ô divin Raphaël,
Dans ton âme ont versé la grâce et la puissance.

Tu couronnas toujours tes Vierges d'innocence,
Et ton pinceau chrétien fit sourire le ciel;
Les yeux sur l'idéal, désespoir éternel,
Tu touchas presque à lui par un essor immense.

D'un plus profane amour ton cœur fut consumé :
Les baisers dévorants d'une belle maîtresse
Sur ses lèvres en feu te ramenaient sans cesse.

Tu connus cette joie, artiste bien-aimé,
De mourir doucement, jeune encore et plein d'âme,
Victime de ton art, dans les bras d'une femme.

LE DÉSIR.

Pourquoi notre Désir se débat-il sans cesse
Sous la griffe de fer de la Réalité?
Pourquoi conserve-t-il sa terrible jeunesse?
D'où viennent sa puissance et sa fragilité?
Pourquoi l'homme court-il après des ombres vaines
Qui flottent sur ses pas dans les brumes du ciel?
Au minotaure il faut des victimes humaines;
Rien n'assouvit la faim du Désir immortel.

Notre cœur longtemps s'use aux longues espérances,
Toujours trompé, toujours crédule et rajeuni ;
A peine satisfait, ô Désir, tu t'élances
Pour fatiguer ton aile à travers l'infini.
Où s'arrêtera-t-il dans sa course insensée,
Si toujours l'idéal recule devant lui,
Si, dans la coupe d'or par ses lèvres pressée,
Dès la première goutte, il boit le fade ennui ?

Amour, ambition, réalités ou rêves,
Tombent dans notre cœur sans pouvoir le combler ;
Tels les fleuves fougueux, qui ravagent les grèves,
N'enflent pas l'océan où leurs flots vont rouler.
Ce dégoût renaissant des choses de ce monde,
D'où vient-il ? du Désir qui nous charme et nous mord ;
Mais l'homme, après les maux d'une vie inféconde,
Sera transfiguré par les mains de la Mort.

LE BAISER DE LA MUSE.

—

A J. JUTEAU.

LE POETE.

Le vent dans les sapins se lamente ; l'orage
Jette ses longs sanglots dans la plaine des cieux,
    Et de sa voix rude et sauvage
    Berce mon mal silencieux.

LA MUSE.

A quel deuil ta jeunesse est-elle condamnée ?

Le temps ne ferme pas la blessure obstinée ;
Tu déchires ton cœur avec ta propre main.

LE POETE.

O Muse ! j'ai connu des heures moins troublées,
Des jours de clair soleil et des nuits étoilées,
Quand l'espoir printanier parfumait mon chemin.

LA MUSE.

Pauvre enfant, je devrais te punir ; mais je t'aime
Je sais l'ennui cuisant qui te ronge, je sais
Combien tu fus ingrat pour tes bonheurs passés,
Poëte ! et je voudrais te sauver de toi-même.

LE POETE.

Sœur chaste de mes meilleurs jours,
Toi qui reviens quand je t'appelle,
Pourquoi dans une amour mortelle
Ai-je mis toutes mes amours ?
Pourquoi suis-je fier du supplice
Dont mon cœur n'ose point guérir ?
Pourquoi l'ancienne cicatrice
Veut-elle encore se rouvrir ?

LA MUSE.

Le Ciel m'a raconté les secrets de ce monde.
Qu'attends-tu de la vie, et que veux-tu de moi?
Parle, nous sommes seuls et la nuit est profonde;
Dis-moi tout bas les maux qu'on a soufferts pour toi,
Tes rêves envolés comme des hirondelles,
Et tes regrets d'hier et tes peines nouvelles,
Et tes haltes d'amour sous les ombrages verts;
Parle-moi d'avenir, d'espérance ou de gloire,
Ou, sur les souvenirs qu'aime encor ta mémoire,
Laissons tomber des fleurs, des larmes et des vers.

LE POETE.

Reverrai-je dans ton sourire
Les chansons fraîches d'autrefois?
La douleur a brisé ma voix;
Mes doigts se sont meurtris aux cordes de la lyre.
Donne un tendre baiser! je puis revivre encor!
Un baiser sur ma main qui manque de courage
Pour écrire un poëme, impérissable ouvrage!
Un baiser de tes lèvres d'or!

Tu ne me réponds pas... Ma paupière est humide,
    Humide du dernier adieu ;
Sur mes yeux un baiser de ta bouche candide
Me serait doux et fort comme un pardon de Dieu.
Je ne retrouve plus mon âme dans mon âme ;
Tu ne sais pas quelle est ma misère! Une femme
A fauché les épis de ma jeune moisson,
Et mon œil languissant la cherche à l'horizon.
O Muse! laisse-moi, dans ma plainte infinie,
Gémir le soir, gémir la nuit, gémir le jour.

LA MUSE.

Pour consoler ton cœur, tombeau de ton amour,
Je veux baiser ton front: c'est là qu'est le génie.

A UNE BLONDE.

Vous partez, c'est dommage, en vérité, la belle !
Peut-être fuyez-vous pour ne plus revenir.
Reviendrez-vous bientôt, voyageuse hirondelle ?
C'est beaucoup, mais trop peu, que votre souvenir.

Je ne puis même pas vous nommer infidèle,
Je n'ai que dans vos yeux cueilli le doux plaisir;
Quoiqu'une larme tremble au bord de ma prunelle,
Ma chère, j'ai grand'peur de ne pas en mourir.

Délaissez-nous, au moins, avec coquetterie,
N'ayez dans le regard nul air de rêverie :
Pour le cœur le regret parfois est un danger.

Moi, qui n'ai pas le temps d'aller au bout du monde,
Ne fût-ce qu'une fois, avec vous, belle blonde,
Au pays des Amours je voudrais voyager.

A UN AMI QUI PART.

On a beau vivre, aimer ;— les heures sérieuses
Tombent sur notre cœur comme un funèbre glas;
L'une après l'autre on voit s'enfuir les amoureuses,
L'une disant « bonsoir! », l'autre disant « hélas ! »
Et l'on sent s'effeuiller l'arbre de sa jeunesse
Où neigeait au soleil l'illusion en fleurs.
On songe aux fruits dorés de plus mâles couleurs;
On s'éloigne à regret de sa chère paresse,
Et l'on tourne, pensif, ses yeux vers l'avenir.
Voyageur sans boussole et sans rame sur l'onde,

Vous nous quittez, courant sur l'océan du monde....
Emportez avec vous ces vers, ce souvenir,
Un rameau d'amitié, qui fleurira sans doute,
Où viendront gazouiller encor, comme au printemps,
Les refrains attendris des amours de vingt ans.
Que Dieu vous fasse douce et la vie et la route,
Et qu'il couvre de fleurs le sable du chemin !
Vous allez vous blottir sous le manteau du sage,
Mettre je ne sais où votre folie en gage,
Voir se lever l'aurore et croire au lendemain.

Vous sourirez, un jour, à quelque jeune fille ;
Vous irez à l'autel, ce dernier rendez-vous ;
Vous verrez, déjà mûr et père de famille,
Des enfants bruns ou blonds danser sur vos genoux.
Peut-être votre cœur, las d'un bonheur tranquille,
Viendra-t-il voyager vers Paris, la *grand'ville*.
A demi-sommeillant, au coin du feu, le soir,
Rêveur, les pieds traînant dans les cendres de l'âtre,
Troublé de souvenirs lointains, vous croirez voir
Votre jeunesse errer dans la flamme bleuâtre.
Vous chercherez alors dans les champs du passé
Des épis oubliés et des branches fleuries,
Mais en vain : le devoir défend les rêveries
Et ferme les sentiers où nos pieds ont passé.

Pour moi, jetant au vent mes rimes parfumées,
Et, cigale chantant l'été comme l'hiver,
Triste ou gai, mais toujours aussi libre que l'air,
Je baiserai le front des Muses bien-aimées,
Célébrant à plein cœur, jusqu'à mon dernier jour,
La beauté chaste et nue et l'indomptable amour.

LES GUEUX

—

Ibant obscuri solà sub nocte per umbram.

Virgile.

I

LES VICTIMES.

La vie est un lâche bourreau
Qui frappe sans pitié tant de cœurs magnanimes,
Et qui n'a pas le temps de compter les victimes
Que sa sanglante main jette sous le couteau.

Tous ces maudits sans espérance
Ont sous leur triste front un regard calme et doux,
Et le Sort peut sur eux épuiser son courroux :
D'en haut Dieu les regarde avec indifférence.

Sans avoir peur du lendemain,
Soulevant de leurs maux la pesante couronne,
Ils marchent d'un pied lent; et la foule s'étonne
De voir leur sang rougir les cailloux du chemin.

Une clarté pure et sereine,
Invisible flambeau, suit l'ombre de leurs pas;
Ils passent à travers la flamme et les combats,
Ces souriants martyrs de la nature humaine.

Ce sont des rois, ce sont des dieux!
Le vent n'ose toucher l'or sacré de leurs ailes;
La Pauvreté les porte aux voûtes immortelles,
Où flotte leur esprit, voyageur radieux.

Écoutes-tu, Seigneur! la sombre symphonie
Qui s'en va nuit et jour baiser tes pieds divins?
Détourne un peu tes yeux de ces beaux séraphins
Que la béatitude endort dans l'harmonie.

Si le cri des douleurs blesse le firmament,
Seigneur! sommeilles-tu dans ton ciel solitaire?
Entends-tu le sanglot qui monte de la terre,
Comme l'écho lointain d'un sourd rugissement?

D'un regard plus clément enveloppe le monde;
Arrête le blasphème et le doute, Seigneur!
Et suspends le travail du mal et du malheur;
Fais qu'à la loi d'amour l'humanité réponde!

O Seigneur! nous voulons t'aimer. Que ta bonté
Attendrisse les cœurs et nous ferme la bouche,
Pour que l'homme vers toi lève un front moins farouche,
En attendant la mort, suprême volupté!

———

II

DIOGÈNE.

Cynique et mi-nu, Diogène,
Solitaire dans son tonneau,
Raille le bon peuple d'Athène,
Mange parfois et boit de l'eau.

Vert et robuste comme un chêne,
Vêtu des trous de son manteau,
Il flagelle sans peur ni gêne
Les sottises du temps nouveau.

Pluie ou soleil, rien ne le blesse ;
Il erre comme un chien sans lesse
Et cherche un homme en son chemin ;

Mais, las de fouler la poussière,
Il souffle, d'ennui, sa lumière,
Et s'endort, sa lanterne en main.

III

LA MISÈRE.

Mon dos n'est point courbé par ma lourde misère ;
Tranquille et souriant, je cours au lendemain,
Sous mes pas dédaigneux soulevant la poussière
Et fêtant nuit et jour l'insomnie et la faim.

Je regarde passer, sans regret ni colère,
Les heures sans amour et les heures sans pain ;
Je marche le front haut dans ma pauvreté fière,
Berçant mes maux cuisants par un rêve divin.

Je me ris de la mort et je siffle la vie ;
Et, lorsque le Hasard, ce dieu lâche et moqueur,
Par des malheurs nouveaux veut m'entamer le cœur,

L'Espérance descend dans mon âme ravie,
Et, l'œil au ciel, j'attends, muet, quoique blessé,
J'attends le jour tardif qui venge le passé.

IV

LA BOHÉMIENNE.

Au temps du carnaval, le front couvert d'un masque,
On la voit dans la rue ; — et ses beaux cheveux blonds
Tombent en tresses d'or jusque sur ses talons,
Lorsque son doigt bondit sur le tambour de basque.

Sa danse et sa chanson, d'une allure fantasque,
Entrelacent gaîment les notes et les bonds ;
Puis, retroussant sa manche autour de ses bras ronds,
Aux passants généreux elle tend un vieux casque.

Serré par une écharpe, un frêle vêtement
Dessine de ses reins la cambrure et le galbe,
Modelés avec art comme une Vénus d'Albe.

Sa robe sur son corps flotte amoureusement;
Et les cœurs, entraînés par le chant de la danse,
Suivent ses pieds légers qui courent en cadence.

V

A TRAVERS CHAMPS.

Gai comme un moineau franc, chantant, buvant toujours,
Dans les buissons en fleurs de la verte Bohême,
Ce pays triste et doux que je hais et que j'aime,
Je me meurtris les mains à glaner les amours.

Quand le beau mois de mai ramène les beaux jours,
Sous les arbres, le vin coule pour son baptême;
J'arrose mes chansons, et ma misère même
Des soleils souriants fête les chauds retours.

Mon cœur ensommeillé s'ouvre aux nouvelles brises,
Je poursuis dans les bois quelques filles surprises,
Mon rêve voyageur se perd dans le ciel bleu,

Et, tout en respirant l'odeur de l'aubépine,
Je dis : « Le pauvre aura de l'air pour sa poitrine,
« Et le pain va mûrir sous le soleil en feu. »

VI

LA COURTISANE.

Courtisane, ton ventre a dévoré ton cœur;
Comme on rêve d'amour, tu rêves de mangeaille,
Tu bois sans avoir soif, tu fais large ripaille,
Et le bruit des gros sous te met en belle humeur.

Ton rire est sans gaîté, tes larmes sans douleur;
Ton cœur, litière offerte à la froide canaille,
A des relents de musc et de bouchon de paille;
Tu vis comme la brute, et c'est là ton bonheur!

Fille impure, en faisant, le soir, le pied de grue,
En frôlant sans respect les femmes dans la rue,
N'as-tu pas contre toi quelque ressentiment,

Lorsque tu vois passer, triomphante et timide,
Le sourire à la bouche et le regard humide,
Une femme appuyée au bras de son amant?

VII

LE VIEUX MENDIANT.

Un grand vieillard, poudreux, par la route lassé,
Soulève son sac vide et lourd pour sa faiblesse,
S'aide de son bâton, l'ami de sa vieillesse,
Et s'assied, tout tremblant, sur le bord d'un fossé.

Sur son visage brun la vie avait laissé
Un franc sourire empreint d'une douce tristesse;
Libre, il avait mangé le pain de la paresse;
Il mourait plein de jours et content du passé!

Il ignore les lois, l'amour, l'or et le monde,
Et, sentant finir là sa marche vagabonde,
Il jette ses gros sous aux pavés du chemin.

Il se couche, le front tourné vers la lumière,
Il se parle tout bas, prie et clôt la paupière,
Et rend l'âme, serrant son bâton dans sa main.

VIII

LA PAUVRESSE.

Tu vas par les chemins, chantant sur ta guitare
Les airs et les chansons d'un pays inconnu;
Tes cheveux crespelés, qu'une tresse sépare,
Tombent en noirs anneaux qui baisent ton bras nu.

Ton œil vif ouvrirait le coffre d'un avare,
Et l'adolescent rêve à ton rire ingénu;
Moi, j'aime ton allure et ta grâce barbare,
Et tes haillons flottant sur ton torse charnu.

Les frissons de la chair courent sous ta guenille,
Qui moule tes contours et qui te déshabille,
Comme un voile léger couvre un marbre sculpté.

Bohémienne au front brun, par le soleil dorée,
Tu portes fièrement ta robe déchirée
Qui, sous ses plis fanés, ébauche ta beauté.

IX

AU LOGIS.

Le soleil est un effronté,
Il se couche quand je me lève;
Son rayon vient troubler le rêve
Où se sauve ma liberté.

Dans mon corps las de pauvreté
Bat un cœur fier qui le soulève;
Je sommeille, et mon âme achève
Des poëmes de volupté.

Que nul ami, nulle maîtresse
Ne m'éveille! Que ma paresse
Vive loin d'un Dieu sans pitié!

Toujours aimant, tranquille et tendre,
Là, sur mon lit, je veux t'attendre,
O Mort, et mourir oublié!

A MADAME C.

Nous sommes vieux amants, nous comptons par années
Qui s'envolent trop vite au gré de notre cœur;
Mais le Temps après lui laisse des fleurs fanées
Pour ceux qui n'ont connu l'espoir ni la douleur.

Faut-il les regretter ces heures adorées
Où l'amour si gaîment dans notre âme a chanté?
Faut-il jeter au loin les roses respirées,
Oublier le parfum de leur courte beauté?

Non, non, du souvenir la joie est immortelle ;
Il réchauffe la cendre où dorment nos amours,
Il couvre de son ombre immobile et fidèle
Un coin vivant du cœur où l'on revient toujours.

Ah ! ne regrettons rien. — Comme un clair crépuscule,
Le soir de notre amour sourit dans le ciel bleu.
Serrons nos mains, nos cœurs, et que l'heure recule
L'adieu désespéré, l'inévitable adieu !

Plus le bonheur est grand, plus il est éphémère ;
Est-ce sa faute, hélas ! s'il meurt trop promptement ?
Quand pour les vieux chagrins l'on n'a point de colère,
On doit à ses beaux jours sourire doucement.

Nous nous aimons encor, malgré le temps qui passe,
Notre amour est un lys qu'il n'ose pas fermer ;
Ta beauté m'appartient ; en moi rien ne se lasse,
Ni mes yeux de te voir, ni mon cœur de t'aimer.

Ce n'est jamais le soir, ce n'est jamais l'automne,
C'est toujours le matin, c'est toujours le printemps !
Ma vie est toute à toi : te sachant douce et bonne,
Je ne m'étonne pas de t'aimer si longtemps.

N'était-ce pas hier? Nous commençons à peine
Ce songe où le Plaisir a couronné l'Amour,
Et ta bouche de miel, coupe embaumée et pleine,
A la même saveur, chère, qu'au premier jour.

On dirait que le Temps double ses promptes ailes,
Quand je sommeille, heureux, le front sur tes genoux;
Et ces heures d'amour, qu'on voudrait éternelles,
Qui ne reviendront plus, sont déjà loin de nous.

Je ne sais pas quels flots passeront sur mon âme,
Quelle sera ma part de joie ou de douleur;
Je ne crains ni la mort, ni la vie, ô ma dame!
Le sceau de ton amour est gravé sur mon cœur

LA BUVEUSE DE SANG.

Depuis l'heure cruelle où je l'ai rencontrée,
Depuis que son image en mon cœur est entrée,
Comme la lame d'un couteau,
On me voit seul, en proie à la noire folie,
Errer, le front blessé d'une mélancolie
Qui me dessèche le cerveau.

J'aime ! — et pourtant l'amour, qui doit être une joie,
Est un lac d'amertume où mon âme se noie,
Inconsolable et gémissant,

Où le vent des désirs me flagelle sans trêve,
Où je sens de mon cœur, comme en un sombre rêve,
Couler des fontaines de sang.

Après les grands amours de ma verte jeunesse,
Je me croyais tranquille et libre, et ma paresse
S'endormait dans le souvenir;
Je souriais sans peur aux femmes les plus belles,
Mais j'ai pris dans le creux de ses fauves prunelles
Des tortures de quoi mourir.

L'Amour traîne, vivant, mon corps sur une claie,
Et j'enfonce à plaisir mes ongles dans ma plaie,
Pour qu'elle saigne nuit et jour;
Le Sommeil, guérisseur des chimères passées,
Hélas! ne ferme plus mes paupières, lassées
Par les brûlants pleurs de l'amour.

Elle est là! Je la vois! je la vois! Son fantôme
Suit mes pas, suit mes yeux; son enivrant arôme
Accable mon front de langueur.
En vain je veux la fuir : je la porte en mon âme.
Seigneur! délivre-moi de cette horrible femme
Qui boit tout le sang de mon cœur!

DIX-HUIT ANS.

A MA SŒUR.

Je vois sur ton visage une ombre de tristesse,
Une larme furtive est au bord de tes yeux,
Et je cherche pourquoi, couronné de jeunesse,
Ton front s'incline soucieux.

Regarde ton miroir ! — Ta dix-huitième année
Trace aux plis de ta bouche un sourire plus doux ;
Il faut bénir le ciel : c'est une destinée
Que Dieu n'accorde pas à tous.

Songe combien d'enfants, combien de jeunes filles,
Boutons naguère en fleurs, proches de leur berceau,
Sont mortes, en laissant le deuil à leurs familles,
Qui n'ont plus d'elles qu'un tombeau.

Dix-huit ans! — âge heureux, âge qui fait envie!
C'est le plus beau des jours d'un rêve aux courts instants,
C'est lè fruit le plus doux qui parfume la vie,
C est l'avenir, c'est le printemps!

Dix-huit ans! — âge heureux, où la jeune Espérance
Nous endort dans ses bras comme un ange gardien,
Où le cœur ne sait pas toute son innocence,
Age où l'on n'aime que le bien!

Moi, j'ai déjà passé cet arbre du voyage
Qui versait sur mon front tant d'ombrage et de fleurs,
Et de mes dix-huit ans je n'entrevois l'image
Qu'à travers le voile des pleurs.

Mais, chaste fleur poussée à l'ombre maternelle,
Tu n'as jamais connu les larmes ni le deuil;
Surprise de te voir si candide et si belle,
La Douleur s'arrête à ton seuil.

Ton âme doucement caresse ton visage ;
Un lys, frais de rosée, a moins de pureté ;
Il ne te manque rien, ni grâce, ni courage,
Et Dieu connaît ta charité.

Ta mère met sa joie à te nommer sa fille,
Elle qui nous donna son cœur à tout moment !
Tu ne sais qu'être bonne, et ton regard qui brille
Est un rayon du firmament.

Jamais un mot méchant n'est sorti de ta bouche ;
Ta vie est un bienfait pour tous ; lorsque parfois
Je souffre, mon ennui, qui te peine et te touche,
S'envole au doux bruit de ta voix.

Quelque chose du ciel est resté dans ton âme ;
Nous remercions Dieu qui daigna t'envoyer :
Tu t'es cachée à nous sous les traits d'une femme,
Figure d'ange assise au maternel foyer.

SOIRÉE D'AOUT.

A Eugène Oger.

C'était le soir. — Le vent, imprégné de senteurs
Prises de tous côtés au calice des fleurs,
Embaumait çà et là de ses tièdes haleines
Les arbres assoupis qu'il berçait dans les plaines.
Tout se taisait au loin, comme pour écouter
Le rossignol plaintif que l'ombre fait chanter;
Aucun nuage, au ciel transparent et sans voiles,
Ne cachait la splendeur de sa robe d'étoiles,
Et la Nuit invitait, plus belle que le jour,

La Nature au repos, les âmes à l'amour.
La lune dans les champs montrait son blond visage ;
Sa lueur argentée, à travers le feuillage,
Descendait mollement, comme un regard ami
Qui s'abaisse, rêveur, sur un front endormi.

Rien ne troublait alors ton silence, ô Nature !
Mes pieds glissaient sans bruit sur l'épaisse verdure ;
Je savourais l'odeur des foins, des prés fleuris,
Des feuilles, de la haie et des coteaux mûris.
La rosée était fraîche, et, comme une maîtresse,
La brise m'apportait sa folâtre caresse.
Quand tout se tait au loin, le cœur moins agité
S'enivre mieux, le soir, d'air et de liberté;
Une féconde paix s'insinue en notre âme. —
Là, si le souvenir adoré d'une femme
Se réveille, on sourit à ce songe apaisé,
On recompte les grains du rosaire brisé.

Le cœur plein d'une image et lointaine et chérie,
Perdu dans les sentiers et dans ma rêverie,
Je marchais.... J'entendis sur la marge du bois
Comme un bourdonnement de souffles et de voix.
C'était deux amoureux qui causaient, seuls, à l'heure
Où l'homme se repose et dort dans sa demeure.

Caché derrière un arbre, en faune curieux,
Je retins mon haleine et j'ouvris de grands yeux.
Ils étaient enlacés comme deux folles vignes,
Parlant bas, allongeant le cou comme des cygnes
Pour se baiser la bouche,— et je vis un beau sein,
Jeune amant, s'arrondir et neiger sous ta main.
Ne voulant pas troubler cette nocturne fête,
Je m'enfuis à pas lents sans détourner la tête,
Mais, les yeux dans le ciel, les pieds dans le gazon,
Je regardais Vénus sourire à l'horizon.

FLEURS D'AUTOMNE

A H. Acquier

I

MIDI.

Juin sème dans les cieux ses brises enflammées.
C'est l'heure inexorable où les plantes pâmées
Se courbent mollement vers le sol; où les fleurs,
Demi-mortes d'amour, sans ombre et sans rosée,
Ont des parfums navrants et d'ardentes pâleurs,
Quand Midi tout en feu sur la terre embrasée
Du haut du firmament lance ses flèches d'or.
Un chaud silence plane au-dessus des vallées;
Et, sous le court abri des collines brûlées,
L'homme, las du soleil, cherche l'ombre et s'endort.

II

LE RÊVEUR.

J'ai dans la tête et dans le cœur
L'amour et le respect des êtres inutiles.
Ma tendresse s'émeut, aux champs, pour une fleur,
Pour un bouvreuil captif loin de ses bois tranquilles.
Je suis un poëte, un rêveur !
Tout enfant, j'ai pleuré sur la mort d'une abeille,
Dont l'aile était restée aux branches d'un buisson ;
Jamais je n'ai troublé la joyeuse chanson

Du passereau lascif qui becquète la treille ;
Jamais je n'ai marché sur l'insecte nacré
Qui se chauffe sous l'herbe ou court dans la poussière.

A tout être laissons la vie et la lumière :
Tout dans la nature est sacré.

ODELETTE.

L'amour est un doux oreiller,
Tout gonflé de myrte et de rose,
Où le front mollement repose,
Où l'âme craint de s'éveiller.

Quel songe ! — Une fée, ange ou femme,
Avec un long gémissement,
Nous souffle l'odeur de son âme
Sur la bouche amoureusement.

On sent des blessures divines;
Le rêve finit dans les pleurs:
On s'est endormi sur des fleurs,
On s'éveille sur des épines.

IV

L'ÉNIGME.

Depuis que le soleil luit sur ce pauvre monde,
On a fouillé le cœur, on en a fait le tour,
Dans cette mer mobile on a jeté la sonde,
Pour cueillir sous les flots la perle de l'amour.

Mais arracher son voile à la nature humaine,
C'est un rêve impossible, et ceux qui l'ont tenté
Se sont couverts de gloire et d'ennuis, mais à peine
Ont-ils baisé tes pieds, muette Vérité !

Don Juan en vain chercha cette énigme éternelle
Qui se dresse debout au seuil de l'univers :
Le vieux Sphinx de granit, de ses yeux sans prunelle,
Contemple vaguement le sable des déserts.

V

ÉCRIT SUR UN FEUILLET DE L'ÉVANGILE.

A MADAME C.

Si vous ne souffrez pas, vous souffrirez un jour:
Le Malheur n'a jamais rien respecté, madame,
Ni les grâces du front, ni les grâces de l'âme,
Ni le fruit d'or qui tremble à l'arbre de l'amour.

Préparez-vous d'avance à ces luttes futures,
Pour braver l'heure triste où tout tombe à la fois.
Si vous souffrez, soyez fière de vos blessures
Et posez votre tête à l'ombre de la Croix.

On se lasse d'aimer, on se fatigue à vivre.
L'Évangile peut seul guérir les cœurs troublés ;
Ouvrez pieusement ce livre, le seul livre !
Ceux qui l'ont lu sont morts ou se sont consolés.

VI

A UNE JEUNE FEMME POÈTE.

Dans ton cœur garde ta pensée,
Laisse-lui son voile charmant,
Car c'est une joie insensée
D'aimer une gloire qui ment.

La pensée est une humble femme,
Une vierge aux regards songeurs,
Qui sur son front, beau de son âme,
Sent monter de chastes rougeurs.

Garde tes vers dans ta mémoire,
Chante-les tout bas dans ton cœur,
Et sache que pour toi la gloire
Est l'éclatant deuil du bonheur.

Reste dans l'ombre qui te voile ;
Aime, et crains les dangers du jour :
Ta muse doit, sous son long voile,
Vivre de prière et d'amour.

VII

SAISONS DE L'AMOUR.

Voici le Printemps vert, dieu jeune et triomphant !
    Aimons : l'Amour est un enfant.

L'Été remue à flots les sèves et les flammes ;
    L'Amour dore et brûle nos âmes.

L'Automne est calme et doux, sa tristesse sourit;
    L'Amour en pleurant s'attendrit.

L'Hiver loin de nos toits a chassé l'hirondelle ;
    L'Amour meurt dans l'âme immortelle.

LE MAL ET LE BEAU.

A CHARLES BAUDELAIRE.

J'ai respiré tes *Fleurs du Mal*, ces roses pâles,
Émeraudes d'amour, douloureuses opales,
Que tailla ta main vive avec un art nouveau.

Un air puissant et libre a gonflé ma narine,
Et j'ai senti mon cœur bondir dans ma poitrine,
Et trembler ma pensée au fond de mon cerveau.

Guidé par le Seigneur ou par le Mauvais Ange,
Tu descends, comme Dante, une spirale étrange,
Mais tu marches sans peur dans cette obscurité.

Tu t'égares, pensif, dans les limbes de l'âme,
Et, démasquant l'amour sur le front de la femme,
Tu lui montres son cœur saignant de volupté.

La pourpre de ton sang ou le sel de tes larmes
Trempa tes vers aigus et forts comme des armes,
Que l'Inspiration dore de son éclair.

Si parfois tu souris du haut de ta tristesse,
Ta féroce gaîté ressemble à la caresse
D'un tigre qui vous mord en vous léchant la chair.

O poëte, où vas-tu? dans quels cieux? dans quels mondes?
Veux-tu chercher la Vie au sein des mers profondes,
Ou réveiller la Mort aux lèvres de la Nuit?

Qu'importe! j'ai suivi les hasards de ton rêve,
Qui déchire la nue et dont l'effort soulève
Les voiles ténébreux de l'horizon qui fuit.

Autour des plis savants de tes strophes vermeilles
On entend bourdonner de sinistres abeilles,
Qui ne font pas de miel pour ce monde aux abois.

Tes poëmes vivants ont la grâce des cygnes,
Le parfum des fruits mûrs dont s'enivrent les vignes
Et la mâle douceur qui trouble les grands bois.

Ton esprit, amoureux des formes immortelles,
Ouvre vers l'infini la largeur de ses ailes
Et du vague Idéal veut toucher le flambeau.

Ton dédain jette au Mal la changeante matière,
Et d'un pied glorieux tu frappes la poussière,
Pour monter doucement dans les sphères du Beau.

PROMENADE NOCTURNE.

A Victor Humbert.

L'heure tremble, plus pâle, aux approches du soir;
Dans l'air la Nuit secoue, en gémissant, ses voiles,
Où sourit l'or lointain des mystiques étoiles.
Autour de moi tout est silence,— et le bois noir,
Dont le faîte est jauni par une lune amie,
Tend le trésor touffu de ses larges rameaux.
La respiration de la Terre endormie
Ne trouble pas le nid où couvent les oiseaux.
Le gazon, sous le poids d'un insecte qui rêve,
Se plaint confusément de secrètes douleurs
Que l'abeille, dès l'aube, ira redire aux fleurs.

Sur le sommeil des prés un vent léger se lève
Et m'apporte, en passant à travers le sentier,
Le parfum de la haie où pousse l'églantier.

Souffle, ô brise des nuits, dans la plaine apaisée,
Souffle! et d'un frais baiser soulève mes cheveux :
Comme les fleurs, mon front a besoin de rosée.
Naguère ce chemin entendit mes aveux,
Ces aveux qu'à vingt ans l'âme murmure à l'âme,
Et qui vont bourdonner aux lèvres d'une femme
L'éternelle chanson du cœur et de l'amour.
Où sont-elles, les fleurs que nous avons meurtries ?
Où sont nos longs baisers, nos longues rêveries ?
Pourquoi tant de bonheur ne dure-t-il qu'un jour?
Mais le Temps laisse en vain tomber l'heure après l'heure;
J'aime, je me souviens encor; — le Souvenir,
Ce séraphin pensif qui console et qui pleure,
Renouvelle ma joie et voudrait m'en punir.

Voilà l'herbe amoureuse où ma belle maîtresse
Tenait entre ses bras ma vie et ma jeunesse!
Voilà le banc de pierre où tous deux, vers le soir,
N'ayant qu'un même cœur, nous venions nous asseoir!
Le rossignol plaintif jetait sa note tendre

Et racontait au bois son mal mystérieux;
Émus et recueillis, nous regardions les cieux,
Et nous interrompions nos baisers pour l'entendre.
Ce temps a fui. — Mon âme, il faut te refermer,
Oser vivre, et garder ce doux chagrin d'aimer.
Les buissons du sentier savent tous notre histoire,
Eux qui semaient de fleurs la trace de nos pas....
Reçois un cher pardon, toi qui vis sans mémoire,
Toi qui fus adorée et ne t'en souviens pas!

O tristesse des soirs! solitude profonde!
Silences fraternels, prenez pitié de moi!
Mon cœur, tu peux saigner loin des regards du monde;
De tes maux librement, mon cœur, enivre-toi!
Mais le Printemps heureux, les mains pleines de roses,
Déploie, en souriant, sur le jeune coteau,
Le verdissant tissu de ses métamorphoses.
Ah! je me sens revivre à ce souffle nouveau!
Comme dans un grand lys d'où s'envole l'abeille,
Au fond du souvenir l'espérance s'éveille.
L'ombre décroît; je vois s'éteindre tour à tour
Les étoiles. — Voici l'aube! voici l'aurore!
Le soleil est si beau! je veux aimer encore
Et tenter de mourir dans un dernier amour.

L'AGE MUR.

Quand l'homme, pour reprendre une lointaine ivresse,
Regarde le passé disparu sans retour,
Il voit pour un instant reverdir sa jeunesse,
Arbre chargé de fleurs où gazouille l'Amour.

Étincelants de joie ou voilés de tristesse,
Ses meilleurs souvenirs se lèvent tour à tour ;
Dans l'ombre il entrevoit sa plus chère maîtresse,
Comme un vague portrait qu'éclaire un demi-jour.

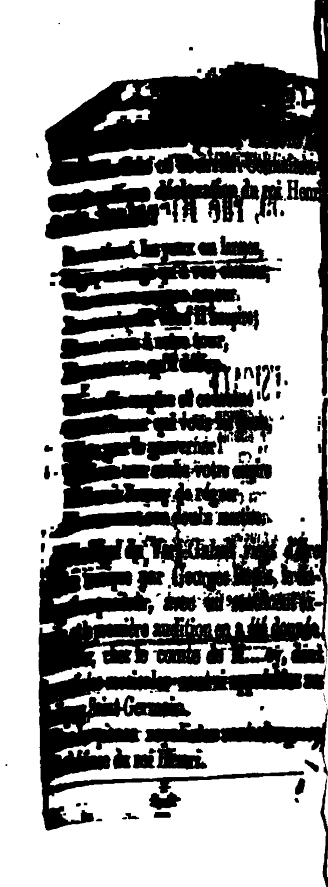
Il s'attendrit encor devant tout ce qu'il aime,
Mais il se sent moins jeune et plus loin de lui-même,
Et reconnaît que l'âge est un pédant moqueur.

Vainement l'esprit mûr, l'aile à demi-blessée,
Vers les bruns horizons emporte la pensée :
On a toujours vingt ans dans quelque coin du cœur.

FIN.

TABLE.

Paris. — Typographie de Gaittet, rue Gît-le-Cœur, 7.



61427384

IMPRESSIONS

ET

VISIONS

PAR

HENRI CANTEL

PRÉCÉDÉES D'UNE PRÉFACE

PAR

HIPPOLYTE BABOU

« Aurâ spiritûs inclusâ
atque occultâ concitum. »
Noctes Atticæ.



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1859

Traduction et reproduction réservées.

Vet. Fr. III B 1076

61627384

IMPRESSIONS

ET

[...]ONS

Comptes rendus, — Payem[...]
de coupons,
[R]enseignements gratuits à ses abonnés
99, rue Richelieu, 99

[A]VIS DIVERS

L'UNION
MUSICALE & ARTISTIQUE
Société anonyme. — Capital : 1,250,000 francs.
Par une simple location régulièrement payée [p]endant 12 ou 36 mois, on devient propriétaire
D'UN EXCELLENT ORGUE OU PIANO
CHOISI CHEZ LES MEILLEURS FACTEURS
Location depuis 10 fr. par mois.—Autres instruments et musique dans les mêmes conditions.
S'adresser à l'Union musicale et artistique, boulevard de Sébastopol, 16; rue de Rivoli, 140; rue Pasquier,9,et rue Guichard,3.—Envois en province.

CAISSE de 50 bouteilles **35 fr.**	CAISSE de 50 demi-bout. **30 fr.**	CAISSE de 50 quarts bou[t] **25 fr.**

[...]TEL

[P]RÉFACE

« Aurâ spiritûs inclusâ
[...]que occulta concitum. »
Noctes Atticæ.

PA[RIS]
POULET-MALASSIS [...]OISE
LIBRAIRES-[...]
9, rue des B[...]
—
1859

Traduction et reproduction [...]

Vet. Fr. III [...]

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE

9, RUE DES BEAUX-ARTS

Bibliothèque moderne

LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS, figures littéraires de la fin du XVIIIe siècle, par Charles Monselet, 2 vol. .... 5 fr.
Linguet. — Mercier. — Dorat-Cubières. — Olympe de Gouges. — Le Cousin Jacques. — Le Chevalier de la Morlière. — Le Chevalier de Mouhy. — Desforges. — Gorgy. — La Morency. — Plancher-Valcour. — Baculard d'Arnaud. — Grimod de la Reynière.

LETTRES D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par Antoine Fauchery, 1 vol. .... 2 fr. 50

LES FLEURS DU MAL, par Charles Baudelaire, 1 vol. (épuisé).

POÉSIES COMPLÈTES de Théodore de Banville (Les Cariatides; les Stalactites; Odelettes; le Sang de la Coupe; la Malédiction de Vénus, etc.); avec une eau-forte titre, dessinée et gravée par Louis Duveau, 1 vol. .... 5 fr.

ESQUISSES PARISIENNES, scènes de la vie, par Th. de Banville, 1 vol. .... 3 fr.
Les Parisiennes de Paris. — Les Noces de Médéric. — Un Valet comme on n'en voit pas. — La Vie et la Mort de Minette. — Sylvanie. — Le Festin des Titans. — L'Illustre Théâtre.

COURONNE, histoire juive, par Alexandre Weill, 1 vol. .... 2 fr.

EMERAUDE, par Alexandre Weill, 1 vol. .... 2 fr.

LETTRES FAMILIÈRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, de 1739 à 1740, par Charles De Brosses, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, 2 vol. (seule édition sans suppressions) .... 6 fr.

SOPHIE ARNOULD, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits, par Ed. et J. de Goncourt, 1 vol. .... 2 fr.

LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par Hippolyte Babou, 1 vol. .... 3 fr.

ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE. — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par Émile Montégut, 1 vol. .... 3 fr.
Du Génie Français. — La Renaissance et la Réformation. — Des Controverses sur le XVIIIe siècle. — De la Toute-Puissance de l'Industrie — De l'Individualité humaine dans la Société moderne. — De l'Idée de Monarchie Universelle. — De l'Homme Éclairé. — De l'Italie et du Piémont — Fragment sur le Génie Italien. — Werther. — Hamlet. — Confidences d'un Hypocondriaque.

POÉSIES COMPLÈTES de Leconte de Lisle (Poëmes antiques. — Poëmes et poésies, ouvrages couronnés par l'Académie française. — Poésies nouvelles). Avec une eau-forte, dessinée et gravée par Louis Duveau, 1 vol .... 4 fr.

LA DOUBLE VIE, nouvelles, par Charles Asselineau; avec un frontispice gravé sur bois, par Adrien Lavieille, d'après un dessin de Louis Duveau, 1 vol. .. 3 fr.
Le Cabaret des Sabliers — L'Auberge — Les Promesses de Timothée — Mon Cousin Don Quixote — Le Roman d'une Dévote — Le Mensonge — Le plus beau Jour de ma Vie — La Jambe — La Seconde Vie — L'Enfer du Musicien — Le Presbytère.

LES PHILIPPIQUES DE LAGRANGE-CHANCEL, nouvelle édition, revue sur les éditions de Hollande, sur le manuscrit de la bibliothèque de Vesoul, et sur un manuscrit aux armes du Régent, précédée de Mémoires pour servir à l'Histoire de Lagrange-Chancel et de son temps, en partie écrits par lui-même, avec des notes historiques et littéraires, par M. de Lescure, 1 vol. .... 4 fr.

AFFAIRE DU COLLIER. — MÉMOIRES INÉDITS DU COMTE DE LAMOTTE-VALOIS, sur sa vie et son époque, — 1754-1830 — publiés d'après le manuscrit autographe, avec un historique préliminaire, des pièces justificatives et des notes par Louis Lacour, 1 vol. .... 4 fr.

EN HOLLANDE, lettres à un ami, par Maxime Du Camp, suivies des catalogues des musées de Rotterdam, la Haye et Amsterdam, 1 vol. .... 3 fr. 50

Publications récentes de formats divers.

ŒUVRES INÉDITES DE PIRON, prose et vers, accompagnées de Lettres également inédites adressées à Piron par Mesdemoiselles Quinault et de Bar, avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme, 1 vol. in-8° avec fac-simile... 6 fr.

ÉMAUX ET CAMÉES, par Théophile Gautier, seconde édition augmentée, avec fleurons, culs-de-lampe, et en-tête dessinés par E. Therond, 1 vol in-8°... 3 fr.

Alençon. — Imp. de POULET-MALASSIS et DE BROISE.

